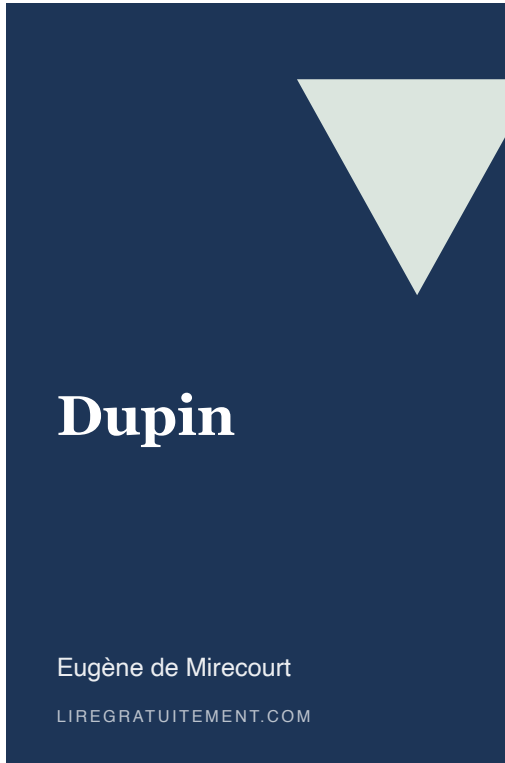




Dupin

Eugène de Mirecourt

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Dupin

On nous accuse d'être envers la bourgeoisie d'une injustice criante et de la rendre systématiquement victime de nos attaques.

Nous avons eu un tort, celui de ne pas définir plus clairement ce que nous entendons par bourgeois. J

I DOPIN.

Le bourgeois pullule autour de nous ; il nous déborde, il nous envahit. Impossible de faire un pas sans rencontrer un bourgeois. C'est la plaie d'Egypte de noire civilisation, c'est le fléau du siècle, c'est un autre déluge.

On peut compter jusqu'à cinquante espèces différentes de bourgeois.

Il y a le bourgeois du cocher de fiacre, le bourgeois de M. Scribe, le bourgeois de M. Jules Janin, le bourgeois du Charivari et le bourgeois de M. Commerson du Tintamarre. Chaque fabricant de vaudeville a son type de bourgeois, chaque journaliste drapé le bourgeois à sa fantaisie et à sa mode. La dernière des feuilles de chou rit du bourgeois, turlupine le bourgeois, éreinte le bourgeois.

DDPltl. f

Exemple :

11 est un j^as boargeois retiré des affaires;

Il a dans le commerce appris les mœurs austères,
Clooant snr^a figure an sourire hébété,
N^ayant tête ni rtBur, Ignoratit toute chose.
Et ne distinguant pas un chardon d'une rose ;
Dormant, mangeant, buvant, et, pour Se portet bteir,
Ne vivaat pas trop vite et ne pensant à rien.
Il ne lit qu'un journal, il digère à merveille.
Et sa riche santé se voit à son oreille;
Il fait sonner bien haut Torgueil de ses écus,
Qui régnet à la place où manquent tes vertus.
Cuirassé d'^elsme, 11 végète, il edgraisse.
Et nulle émotion ne trouble sa vieillesse.
La charité, les arts, il ne lès connaît pas.
Et, s'il pleare, ce n'est qu'aux drames de Dumas.
Tous les jours sont pareils en sa stupide vie.
Il possède enfants, chien, chat, feâime et parapluie.
Bourgeoisement il vit et meurt bourgeoisement;
Pauvre dans sa jeunesse, et vieux dans la fortune;
Your à tour épicier, maire de sa commune...
Et Ton bat le tambour à son enterrement* !

Tous ces bourgeois-là, nous devons eu

* Henri Caniel, Journal des Bâtifs, tiré à l'original 1854.

convenir, ont quelque trait de ressemblance avec le nôtre, surtout par le côté ridicule.

Mais disons-le bien vite, afin de mettre à Tabari les susceptibilités honorables, on peut être de la bourgeoisie sans être bourgeois. ^

Le jour où les parchemins de la noblesse ont perdu leur prestige, il s'est formé une aristocratie nouvelle, l'aristocratie de l'intelligence. Dès lors, il n'a plus suffi de tenir en main la bannière des ancêtres et de se pavaner à l'ombre d'un blason. Debout sur les ruines des vieux siècles, la liberté victorieuse a dit à la France : f Tes enfants ont tous les mêmes droits ; voyons quel usage ils sauront en faire! •

DUPm •

Soixante ans se sont écoulés depuis ce jour d'émancipation universelle. On peut étudier les résultats.

Us sont ce qu'ils devaient être.

Quand le soleil de la liberté chauffe une terre fertile, ses rayons la fécondent; mais ils dessèchent le sol ingrat et ne font qu'accroître son impuissance.

Regardez autour de vous, et dites si nous avons tort.

Les esprits sains, les cœurs généreux, les âmes droites, ont pris leur vol du côté des hautes sphères. De nouvelles gloires ont surgi, de nouvelles étoiles ont brillé à l'horizon social.

Hais l'effet de la liberté n'a pas été le même sur tous.

Il y a dans les intelligences une hiérar-

10 DOPin.

dtie-qne Dieu hii-iÉénie a cm devoir établir et qui tient à h loi
pnmitiye des mondes. Les hommes he se ressemblent véritable-
ment qttepar Forguël, et, quand l'ignorance ébiancipée â pu jouir
des mêmes droits que le génie libre, il y a eu autour de nous ma-
laise, bouleversement^ souffrance. *

Alors est appam ce que nous ^pcfens le bourgeois, c'est-à-dire
un être myope^ incomplet, rempli d*amour-propre et de préten-
tions; une créature malade et b(Mtense au point de vue moral,
qui a voulu du premier coup marcher sans béquilles et qui s'est
jetée nialadroit^ nentdans toutes les ornières.

Voyez-vous cet homme à la tournure commufievausaurire
wkh^ au regard piein

DGFIN. li

d'impertinence? Il parle plus haut (pie vous, il tranche les
questions les plus ardues ; il traverse sans gêne le champ philoso-
phique et religieux, écrasant tout, fauchant tout. Il a lu VoUaire
et ne salue plus . son curé : — bourgeois !

Écoulez cet autre, dont le ton, s'il est possible, est plus dogma-
tique et plus présomptueux encore. Le verre en main et la pipe
aux lèvres, entouré d'un nuage d'ivresse, de tabac et de sottise, il
règle les destinées du monde, critique la Chambre, blâme un dii-
nistré, et donne au besoin l'appui de son vote aux doeUrinès poli-
tiques les phis extravagantes : — bourgeds I

Regardez ce troisième personnage à Foeil stupide, aux reins sanglés par une serpillière. Il compte la recette du jour et

frémit en s'apercevant qu'il a vendu de moins une livre d'émêlasse et trois paquets de chandelle. Demain il fermera boutique, donnera ses aïeux aux insurgés et laissera faire une barricade à sa porte : — bourgeois!

On pourrait tracer vingt portraits analogues. ^

Nous avons dit que le bourgeois était la plaie du siècle, et nous le maintenons.

Avec sa demi^intelligence, son demi-stoir, son demi-patriotisme et son orgueil au grand complet, il embrouille tous les éléments sociaux et nous plonge depuis soixante années dans le chaos des révolutions.

Ce collin-maillard éternel trébuche con-

tre tous les éculs, tombe dans tous les pièges.

N'ayant pas eu l'esprit, en Février, de soulever un coin de son bandeau, il a bêtement attrapé la République, en croyant mettre la main sur la Réforme.

On a beau lui crier : Casse-cou ! il persiste à marcher à^âtons dans la politique.

Il se heurte en aveugle contre la science.

Parfois, s'il arrive, de chute en chute, à mettre un pied dans le sanctuaire des lettres et des arts, c'est pour le déshonorer par l'agiotage ; il y implante avec le mauvais goût les mœurs sordides

de la boutique, les calculs ignobles du comptoir. Il tend à ramener tout aux bornes étroites de son horizon.

Nécessairement on conclura de ce qui

précède que la liberté porte à

fruits ; mais ce n'est pas un motif pour couper Tarbre et le jeter au feu.

Le bourgeois mûrira, soyez sans crainte.

Il se révolte bien un peu contre la critique, il se drape dans son amour-propre, il se regimbe sous Taiguillon du ridicule.

Tant mieux ! c'est bon signe. On voit qu'il sent la pointe.

Éperonnez , éperonnez toujours ! Ce cheval poussif quittera Tournière et Unira par se mettre au galop.

Le personnage dont nous allons, dans ce petit volume, détailler la fantasque existence est un des ^fres les plus remarquables de cette bourgeoisie émancipée de 93, etc. Il s'est trouvée tout à coup ^ mal-

tresse de là l'ataioR sans être prde à réayer et à la soutenir.

Certes y M. Dupin ne doit pas être , classé parmi les bourgeois veufs d'intelligence.

Seulement, avec un esprit supérieur et développé par Tétude, il n'a pu se cor- * riger ni du manque de tact, ni des iur * conséquences, ni des habitudes mesquines ' et rétrécies de sa caste. On Ta vu perpétuellement, au contraire, exagérer tout 4 cela » comme s'il avait eu peu : d'être pris I pour un autre, et comme s'il eût voulu

1 résumer en sa personne la bourgeoisie tout entière.

Du 1899 à 1909, nous n'oublierons jamais le jour où pour la première

fois nous avons eu l'honneur d'apercevoir M. Dupin.

C'était, si nos souvenirs sont exacts, au mois d'avril 1835.

Un de nos amis, alors député des Vosges, cédant à nos instances curieuses, nous avait fait entrer dans cette galerie éclatante de dorures, construite tout exprès pour joindre le palais de la Présidence au palais Bourbon.

Nous étions là depuis un quart d'heure, comptant les minutes avec impatience.

Tout à coup la porte du fond s'ouvre ; un huissier paraît et crie d'une voix solennelle :

« Monsieur le président de la Chambre ! »

Absolument comme on eût crié au Louvre :

« Le roi ! »

De chaque côté de la galerie la foule se range respectueusement, et nous voyons s'avancer un homme, à la face commune, au pas inégal et lourd.

Ses gros souliers ferrés martèlent un splendide tapis d'Aubusson.

Il tient un rouleau de papiers de la main droite. Sa main gauche est engloutie dans la poche béante d'un large pantalon de

la coupe la plus campagnarde, et son habit noir aux longues basques, façonné plus grossièrement encore, dessine deux épaules carrées et robustes comme celles d'Atlas.

On voit que M. Dupin porte le monde législatif. Sa mine, sa démarche, sa contenance trahissent le sentiment de vanité

4â mtti.

paérole qu'inspirent à son cerveau bourgeois les fonctions dont il est' revêtu.

Deux grands escogriffes dorés sur tranche raccompagnent, les tambours battent aux champs sur son passage.

• Regard^! semble dire M. Dapin à la foule, me reconnaissez-vous? Il reste quelque chose de vulgaire dans ma tournure, mais je m'en fais gloire. Mon origine est avouée, mes ancêtres ne sont pas loin, je suis le tiers état I C'est moi qu'on a vu â l(mgtemps le front courbé comme le courbe l'esclave. Un beau jour, avecTaide du peuple, que je bride aujourd'hui, je me suis redressé menaçant, terrible. Uois, nobles, prêtres, j'ai tout abattu. En vain . ils ont essayé de se relever de leur chute : j'ai triomphé de l'Empire!, j'ai triomphé

de la Restauration, je triompherai de n'importe quel gouvernement. Place au tiers état ! place au bourgeois ! Mou règne commence, f

Dupin (André-Marie-Jean-Jacques) est né le 1" février 1783, à Varzy, petite ville du Nivernais, fortifiée sous Henri Hl, et que les huguenots rendirent industrielle après redit de Nantes.

Il a deux frères plus jeunes que lui, qui se sont distingués, l'un dans les sciences, l'autre au barreau*.

Jadis, dans un certain monde politique, on disait les Dupin, comme on dit les Chénier et les Horaces.

* MM. Charles et PbUippe Dopia.

Leur père, un des membres les pluà ardents de la première Assemblée législative, se trouva bientôt victime de la tempête qu'il avait provoquée. Poursuivi par les terroristes, il se réfugia dans sa famille ; mais on vint Tarracher des bras de sa femme et de ses enfants pour le plonger dans les cachots de Nevers.

Il eut la chance, très-rare à cette époque, de ne pas être conduit à Téchafaud.

Une fois libre, et bien décidé à ne plus s'exposer aux orages de la Révolution, M. Dupin père s'occupa de l'éducatiioi* de ses fils.

En ce temps mémorable, il n'y avait plus d'écoles, ou celles qui existaient se boniaient à enseigner aux élèves les Droits de Vhomme du citoyen Robespierre, su-

DUPIN. Sf

bHme formule qui, au sens des gouvernants d'alors, remplaçait avec avantage toutes les études regardées comme nécessaires , le grec, le latin, l'histoire, la philosophie et les sciences exactes.

Heureusement ; André-Marie-Jean-Jacques apprit tout ce que les terroristes ne croyaient plus utile à l'instruction de la jeunesse.

Grâce aux soins paternels, il reçut même les premiers éléments de la jurisprudence.

À l'âge de dix-sept ans, il vint à Paris suivre les cours de Tronchet *, ancien collègue de son père, autorisé par le directoire à ouvrir une Académie de législation.

' Le même qui sollicita, avec Malesherbes, le dantonien Tadié pour honorer d'assister à ses conseils le roi Louis XVI.

Le DUPIN.

Le jeune homme aimait le travail ; les plaisirs de Paris ne purent le détourner de l'étude.

Trois fois par semaine, le matin, il assistait aux leçons du savant jurisconsulte, et rentrait ensuite chez un avoué de la rue Bourbon-Villeneuve, dont il devint bientôt le premier clerc.

Jamais de promenades, jamais de distractions.

L'étudiant se disait apporter à manger d'un gargon du voisinage, et remontait, le soir, dans une petite mansarde, au sixième étage, où Tadié avaient encore des livres.

On va loin quand on est doué d'une telle persévérance.

Bonaparte, alors premier consul, rouvrit les écoles.

DUPIN. fin

André-Labrie-Jean-Jacques se présenta pour soutenir sa thèse et fut reçu le premier dans une séance solennelle, présidée par le ministre de la justice.

Ses examens furent brillants.

Après avoir de prime abord emporté la licence, il conquiert le doctorat, de sorte qu'on put voir un jeune homme de vingt-trois ans prodigé par le doyen de tous les docteurs de cette époque.

On félicitait, un jour, notre héros du courage qu'il avait déployé dans des circonstances si ingrates pour Tétude.

— Hum! tit-il, ce n'était pas du courage, c'était de la peur.

— Allons donc !

— Oui, vraiment. Je tremblais de tous mes membres quand je voyais Je premier

consul passer des revues au Champ de Mars, et je me disais : i Ce gaillard-là nous prendra tous pour faire de la chair à canon : il faut que je lui échappe! »

Ainsi M. Dupin voulut être un grand légiste pour qu'on ne le contraignît point à devenir un grand capitaine.

Il détestait cordialement l'Empire.

Toujours premier clerc chez son avoué de la rue Bourbon-Villeneuve, il se mit à publier certain petit livre, qui lui attira sur les doigts, pour quelques allusions passablement directes, un coup de la férule impériale.

C'était un Manuel du droit romain *.

* Il publia successivement douze ou quinze opuscules destinés à faciliter l'étude du droit, c'est Ces petits irascibles, dit Cormenin, ne sont guère que des conceptions de (cette) commue, brefs, concis, judicieux, mais sans

DUPIN. 55

Notre jeune émule de Cujas, en cSscutant les lois de l'ancienne Rome et en rappelant quelques souvenirs historiques, avait donné au duc d'Enghien les traits de Germanlcus, et à Bonaparte ceux de Tibère.

Son livre fut saisi par la police.

En outre, comme il se présentait, en ce moment-là même, pour une chaire à la Faculté de droit, il fut éliminé du concours.

— Consolez-vous, jeune homme, consolez-vous! lui dit le conventionnel Merlin, ex-ministre de la justice sous le Directoire, et très-inihicnt à la Cour de cassation : je ferai en sorte de vous caser ici.

originalité. M. Dupin a la philosophie de rexpérience, il n'a pas la philosophie de Tinvention; il ne saii pas créer. î! arrange, il broche un manuel; il ne composerait pas un livre. »

tft DDPIN.

Effectivement, il le pressa pour une]>tace d'avocat général qui se trouvait vacante.

Mais le grand maître de rUniver&ité»

M. de Fontanes, glissa un autre candidat entre Merlin et son protégé.

La place fut donnée à M. Jonbert.

Dupin jura qu'on lui payerait ce passe* droit.

Sa réputation au barreau commençait à tlevenir colossale. Il avait une manière de jffaider, moitié sérieuse et moitié bou-

filmne. qui amusait les jygés et lui faisait j'ignor souvent les causes les plus désespérées.

Gomme Sancho Pança, de verbeuse et joviale mémoire, M. Dupin était farci de drôlichonneries et de proverbes*

Il cmilail fort agréablement Fanecdoles, hasardait parfois le calembour, et revenait à la cause, après ces petites échappées, pour fournir les argumens les plus irrésistibles et les plus victorieux.

Teste disait de lui :

— C'est un Paillasse doublé de Démosthènes.

M. Dupin avait un geste plein de saccades. Ses bras, comme ceux du télégraphe, montaient, descendaient sans cesse et se livraient aux évolutions les plus contournées et les plus bizarres ; mais sa voix était ferme, sa logique vigoureuse et sa science profonde.

Il était rare que son discours n'obtînt pas ce qu'il voulait produire.

Brusque, mordant, sarcastique, il tenait

S6 DDPiN.

audaciennc tout entière suspendue à sa

phrasé, quelquefois triviale, mais toujours

vive et toujours empreinte d'un cachet

d'originalité.

En 1810 le grand juge* adjoignit le célèbre avocat à une commission chargée de classer et de mettre en ordre la multitude

prodigieuse des décrets rendus par Napoléon.

Ces décrets passaient à l'état de lois de l'Empire.

M. Dupin débrouilla le chaos.

Il fit à lui seul la besogne de tous ses collègues, par amour pur du Code et sans cesser de garder rancune au pouvoir. On ne venait à lui, du reste, qu'en raison du bq-

* RégDier, due de Vas».

hVPîTi. ào

soin qu'on avait de sa science , et Ton n'oubliait ni Germanicus ni Tibère.

Nous devons le dire ici, le malheur de M. Dupin est d'avoir fait des excursions en dehors de la magistrature.

Les dragées politiques tentaient sa gourmandise.

Il voulut d'abord en goûter quelquesunes, puis il s'affrianda et se mit à croquer la boîte entière.

M. Dupin était né pour être magistrat, pour rester magistrat.

La robe, dans notre société moderne, obtient toute la considération dont elle est digne, parce qu'on la voit rarement sortir du temple de la justice et balayer les antichambres.

Pourquoi M. Dupin n'a-t-il pas imité

le bmtt

le plus grand nombre de ses collègues t Ont-ils abandonné comme lui leur chaise curule pour aller s'asseoir sur un tabouret

au pied du trône, pour se mêler aux intrigues des partis?

Non, vraiment.

Ils ont respecté la magistrature, ils ont compris qu'elle était un sacerdoce; ils se sont gardés de l'aitubler de ce costume d'arlequin que la politique prête à ceux qui la fréquentent, et nous les en félicitons de grand cœur, tout en ayant le regret de ne pouvoir adresser les méciés félicitations à M. Dupin.

Au lieu de s'incliner en silence devant le héros tombé, qui allait dans Texil expier sa gloire, il applaudit bruyamment à sa chute.

t^orlé une première fois à la Chambre par les électeurs de Cliâteau-Chinon, il fut un des antagonistes les plus acharnés du gouvernement des Cent-Jours *.

M. Dupin se mit à la tête de cette opposition systématique et antiuationale, qui jeta le lacet aux jambes de César, en s'indignant de le voir encore debout. Il fut un de ceux qui lui suscitèrent le plus d'obstacles et qui anéantirent son effort suprême.

Grâce à M. Dupin et à ses amis, les hordes du Nord pénétrèrent dans nos murs.

* Qaaod Félix Lepclletier proposa d'élever une statae à Napoléon, sar les bords du golfe Juan, avec celle iiscriptioo : Au sauveur de la patrie, le déi)aié de la Nièvre s'écria : < Eli qooi! le poison de la flatterie ehercbe-Ml déjà à se glisser dans ceUe enceinte? • il combattit le projet et le ût rejeter.

8S bunn.

Elles insultèrent à la civilisation par leur

hideuse présence * .

Mais répondra Tex-représentant de la Nièvre, nous devons sauver la liberté

Taisez-vous !

La liberté, ce n'était pas la Restauration qui devait vous la rendre. Il fallait empêcher la honte de la patrie, sauf à lutter ensuite contre le dictateur. Quand les barbares sont aux portes de Rome, on ne discute pas au sénat.

Vous oubliez, nous dira-t-on, que

* Un témoin oculaire nous affirme que les Cosaques attachaient leurs chevaux aux piliers des galeries du Palais-Royal. Ou les voyait laver leurs chemises dans les bassins et les étendre ensuite pour sécher sur les statues ; ils tordaient le cou aux cygnes et les machaient, les prenant pour des canards. Un soir, tout le quartier Saint-Honoré fut plongé dans les ténèbres, parce qu'ils avaient employé Thuile des réverbères à assaisonner de la salade.

DOPIN. &\$

M. Dupin avait à venger la saisie de son livre?

C'est très-juste.

On comprend que la puissance de ce motif de haine Ts'ait décidé à combattre énergiquement, dans le comité secret du 11 juin, le vœu de la Chambre tendant à proclamer Napoléon II, après l'abdication de l'Empereur à Fontainebleau.

Par sa conduite étrange, H. Dupiu avait choqué le sentiment national.

Bientôt on le lui fit sentir.

Louis XVni, revenu de Gand, voulait conserver le député généreux (qui avait donné le dernier coup de massue au lion de Corse.

En conséquence, on nomma H. Dupin président du collège électoral de Châteai|- Cbinon^

u Dtnx

Mais, bien que deux arrondissements de la Nièvre l'eussent présenté comme leur c-andidat, on le vit échouer à Tépreuve décisive et le collège départemental lui refusa ses suffrages.

Devinant la cause de cet échec, H. Du- . pin vira de bord.

Il résolut d'effacer de l'esprit des électeurs une impression qui lui était nuisible.

Les circonstances favorisèrent cette brusque volte-face.

Toujours au pouvoir des armées ennemies, la capitale voyait naître une réaction aveugle, qui s'étendit bientôt dans les provinces. La terreur blanche relevait les échafauds. Des cours pré-vôtales, Ibncionnànt d'un bout du pays à l'autre, imitaient

la justice expéditive de 93 et se livraient à de sinistres représailles.

Ce fut alors que M. Dupin publia le fameux opuscule qui a ' pour titre : De la libre défense des accusés.

Il y avait 15, certes, quel qu'en fût le mobile, un véritable élan de courage.

En revenant se placer sous l'égide de la magistrature, M. Dupin recevait d'elle un reflet de loyauté, de noblesse et de vertu. A cette époque de son histoire, le biographe trouve des pages qui semblent écrites pour Matthieu Mole et d'Aguesseau.

Nous savons qu'on lui reproche, même alors, d'avoir fait payer double ses plaidoiries. Peu nous importe.

L'avocat vit du barreau comme le prêtre vit de Tautely et beaucoup des confrères de

se DUPLIF.

M. Dupin n'aurait pas voulu pour tout

leur du monde s'exposer aux périls qu'il a

bravés.

Où ne peut en conséquence, il a donné, dans CCS mauvais jours, des marques éclatantes de courage civil.

Bien. Dupin défendit le maréchal Ney devant la Chambre haute * et déploya pour obtenir son salut toutes les ressources du talent oratoire. Mais une implacable volonté paralysa ses efforts. La victime était condamnée d'avance. Il ne fut même pas possible d'invoquer en faveur du glorieux soldat l'article 12 de la capitulation de Paris.

' MM. Berryer père et fils étaient dans cette défense. Après la condamnation du maréchal, M. Dupin fut thâtié de leur ses Mémoires.

Dix années après (nous sommes loin des pages héroïques), on vit avec surprise H. Dupin assister au convoi du procureur général Bellart ^

— Que voulez-vous? répondit-il à ceux qui lui en faisaient reproche : il y a si longtemps que les défenseurs du maréchal ont envie de réciter le Je pifundis pour ses bourreaux !

Chez nous une réponse adroite sauve un homme.

Toujours est-il que M. Dupin ne devait pas plus apparaître là que M. de Girardin sur la tombe d'Armand Carrel.

Voilà ce que nous signalons comme une preuve du défaut de tact et de Tinconséquence du bourgeois.

' Accusateur du maréchal Ney.

La défense du maréchal Ney rendit M. Dupin populaire. Il plaida devant les cours prévôtales pour d'autres illustres accusés et donna Tappin de son talent aux journaux de l'opposition dans les nombreux procès qu'ils eurent à soutenir.

M. Dupin lui-même a fait son panégyrique à cet égard

Écoutez-le parler en septembre 1830 :

« Pendant ces quinze années de lutte et de liberté, quel a été mon contingent?

s'écrie-t-il. Moi, si indignement attaqué, qu'ai-je fait autre chose que défendre autrui? Avez-vous oublié les noms de mes clients? Nos généraux accusés ou proscrits, Ney, Brune, Gilly, Alix, Boyer, Rovigo! et les trois Anglais généreux sauveurs de La vallette ! et les victimes des troubles de

Lyon en 1817 ! et ces hommes politiques injustement accusés : Isambert pour la liberté individuelle, Bavoux pour les droits du professorat, de Pradt en matière d'élection, Mérilhou dans l'affaire de la souscription nationale ; Montlosier soutenu par moi dans toute sa querelle avec un parti qui, comme Protée, sait revêtir mille formes diverses et parler les langages les plus opposés, habile surtout à diviser ses adversaires, à se glisser dans leurs rangs. Et vous, gens de lettres, défenseurs de la presse, à qui je ne demandais pour récompense que votre amitié ! Jay, Dupaty, Béranger, Jal, Arnault, Jouy, Etienne, vous tous écrivains du *Miroir*, des *Débats* et du *Constitutionnel*

* Les J^{es} soites,

40 D^t J^l il[^].

« rf, que j'ai défendus quatre fois... etc.,

etc. »

Voilà certes, une magnifique et solennelle tirade.

Montons au Capitole et rendons grâce aux dieux !

Seulement, puisque nous permettons à il. Dupin de chanter sa louange, il est assez juste de lui imputer, même dans cette période splendide de sa vie, quelques-unes de ces inconséquences dont nous parlions tout à l'heure. Elles ont malheureusement contribué à le faire descendre et son *Ânédestal*.

Aujourd'hui vous êtes connu, maître Dupin.

N'essayez pas de cacher vos ocelles.

tiotis les voyons : elles passent sous votre robe !

Si vous éiez avec les gens de lettres d'un désintéressement aussi remarquable, vous plaît-ii que nous disions pourquoi?

Parce que tous les procès de presse ont en France un écho sonore; parce que le journal que vous défendez , parce que l'auteur dont vous soutenez la cause, embouchent à votre profit le clairon de la réclame; parce que tout ce bruit, tout cet éclat mènent la foule à votre cabinet de consultation ; parce qu'enfin vous eussiez payt';, ne vous déplaie, et payé fort- cher cos procès-là, pour peu qu'on eût fait mine d'en cliarger un autre que vous.

Est* ce vrai, maître Dupin^

Convenez au moins que la pressé vous a rendu service pour service.

D'ailleurs, tout ce qui n'était pas journaliste doublait vos honoraires et le coffre-fort n'avait point à se plaindre.

Pourquoi nous forcer à tout dire?

Si les notes qu'on nous communique sont exactes , votre général Alix aurait crié comme un... client qu'on écorche.

Et M. de Pradt? Faut-il raconter lanecdote qui a couru à son sujet?

Sauvé par son éloquent défenseur, il poussa l'avarice jusqu'à ne lui donner que mille écus. L'avocat remit sous enveloppe les trois billets de banque, et les renvoya sur l'heure à M. de Pradt, en

lui faisant écrire qu'il en fallait six^.

Mais, encore une fois, ceci n'est point un crime. Le talent n'obtient jamais une trop riche récompense

Nous regrettons d'apprendre à nos lecteurs que M. Dupin, après avoir défendu deux fois Béranger, lui refusa nettement une troisième fois Tappui de sa parole. Il invoqua pour motiver ce refus un prétexte de convenance politique dont personne ne fut dupe.

La cour, par une mesure exceptionnelle dans les procès de Tillustre chansonnier,

* Une chanson railleuse, dont voici le refrain, courut à cette époque au Palais de Justice :

Chez notre avocat éloquent, Lilierté, comme écus comptants.

Tout ça marche, tout ça marche.

Tout ça marche en même temps. ,

défendait à la presse de rendre compte des /débats, et les plaidoiries de M. Dupin se trouvaient ainsi perdues pour le public.

On n'aime pas à tirer sa poudre aux moineaux.

D'inconséquences en inconséquences , notre avocat vit disparaître la popularité qu'il avait conquise.

Nous arrivons à cette désopilante histoire de saint Acheul*, qui est sans conteste la meilleure bouffonnerie de l'époque, et qui souleva les éclats de rire de la France entière.

Mais expliquons, avant tout, l'origine de

la querelle de M. Dupin avec Tullramon-

tanisme.

* Ancienne abbaye, située anx portes (TÀmieits, ei où les Pères de la Foi tenaient un collège saos la Res> taaratoo.

DUFIN. 45

Elle commença le jour du fameux procès de tendance fait au Constitutionnel en 1825'.

Accusé de menées ananchiques pour avoir signalé au pays l^s envahissements du parli prêtre, ce journal choisit M. Dupin pour le tirer d'affaire. Il pria notre héros de mettre en mouvement tous les ressorts de sa vieille éloquence.

Dieu sait comme l'orateur drapa ces pau\Tes jésuites !

Son plaidoyer ne fut qu'un huisson de pointes, un faisceau d'épigrammes. 11 lança contre les bêtes noires du Constitutionnel toute l'armée des métaphores.

* Une loi, obtenae par le ministère Villèle, autorisait le gouvernement à poursuivre les journalistes sans i^voir besoin d'incriminer spéclalemerii tel ou tel de leurs articlei.

46 DUL'liN.

« Eh! messieurs, criait-il, Proléc n'est qu'une fable, mais le jésuitisme est une réalité! Faut-il, en deux mots, vous peindre rinslitut de Loyola? C'est une épée dont la poignée est à Rome et dont la pointe est partout ! »

Jamais gallican farouche ne traita ses adversaires avec plus de cruauté.

— Peste î vous jouez gros jeu, savezvous? dit à M. Dupin, au sortir de Taudience, un avocat surnois. Les jésuites ne pardonnent jamab ; leur influence est uni* verselle, ils ont ça et là des milliers d'agents secrets. Qui vous assure que votre cuisinier ne soit pas un jésuite?

Le visage de M. Dupin se couvrit de pâleur.

— Mon cuisinier... Diable! murmurât-il, je vais lui donner son compte.

— Bah ! et votre valet de chambre, et vos autres domestiques? Renvoyez-les ce soir, ils seront remplacés demain par de nouvelles créatures des jésuites.

— Croyez-vous?

— Eh! parbleu, oui, je le crois! Je ne voudrais pas être dans votre peau.

M. Dupin rentra chez lui avec la fièvre.

Il n*osa toucher, pendant quarante-huit heures, à aucun des mets de sa table. Le jour, il voyait un jésuite dans chaque personne qu'il rencontrait; la nuit tout le sombre bataillon de Loyola traversait ses rêves. Cédant enfin à son inquiétude, il prit le chemin de la Picardie, décide a jouer un coup de maître.

1\$ DUPLli

Qui fut bien étonné? ce fut le supéiieur de Saint-Aoheql, en recevant la viâte de il. Dupin.

Les autres jésuites du collège, avertis "o l'arrivée du prince des orateurs, se hâtèrent d*accourir pour lui faire accueil.

— Vous voyez, mes révérends pères, dit H. Dupin, je ne suis pas aussi diable que vous êtes noirs! (Il leur adressait un sourire câlin pour faire passer le bon mol . Le bon root passa.) Je suis venu moi-même vous assurer qu'on peut être ennemi des principes sans détester les hommes, et d'ailleurs les paroles d'un avocat. . . vous savez ? autant en emporte le vent. J'espère que vous ne me gardez pas rancune?

On lui protesta que noa.

ODPIH. 49

Des pmgaées de maip s'échangèrent, M. Dupin i'aillil pleurqr de joie.

Il était midi.

Notre homme déjeuna très-copieusement au réfectoire; puis, enchanté de la réception des bons pères, il assista dans la soirée à une procession du saint sacrement et porta Tun des cordons du dais avec une dévotion tout à fiât édifiante ^

Jugez de Tefiet de Taneodote, quand elle parut, le surlendemain, ornée de ses détails, dans les feuilles religieuses!

Toute la presse n'eut qu'une voix pour crier haro sur le jésuite.

En voulant se sauver d'un péril imagi-

' Après ia céréwouifi religicase, U lit un discours où il compara rinsiiiutioii de Saint-Acheul « à uae ao:re ConUlie, à laquelle il suffit de montrer ses lils pour exciter chez ses eimemis la craiutc et ciiez m^ amis l'adniiratiou. » ^ Textuel.

M êtPtn.

' naire, H. Dupin venait de se précipité!*, la tête basse, dans un péril sérieux.

Cette fois encore, il s'en tira par un bon mot.

a Si j'eusse vécu, écrivît-il, au temps où Énée descendait aux enfers, j'aurais voulu y descendre aussi et assister à une audience de Minos. d

Après avoir tourné cette jolie phrase, destinée, encompagniede quelques autres, à former un opusculé justificatif, il se frotta les mains en disant :

— Bah I les jésuites ne se fâcheront pas!

Us me connaissent. Si jamais ils se vengent de quelqu'un, ce ne sera pas de moi. Je leur ai prouvé que les avocats ont carte blanche.

Fort de cette belle argumentation, Il reproduisit, un mois après, dans l'affaire

»Ût»Il». SI

Montlosier, toutes les pointes et toutes les épigrammes employées à la défense du Constitutionnel.

La presse pardonna M. Dupin, et les jésuites ne le rendirent " ^ctime d*aucune tentative d'empoisonnement.

Nous avons Tair d'écrire une histoire grolescpie; mais, en vérité, ce n*est pas notre faute. On remarque chez les hommes qui ont tenu le commencement de ce siècle des caprices si fan-

tasques; ils se sont livrés à des sauls de carpe si plaisants, que personne aujourd'hui ne prend leur caractère au sérieux.

Il paraît quela Restauration a plus d'une fois cajolé le héros de la Nièvre pour Tattirer à sa cause ' .

' Oa lui avait offert uue place de matirc des requêtes,

Doi»r«.

Rien d'impossible à cela.

Notre pei-sonnage a des qualités réelles.

On pouvait autrefois tirer parti de ces qualités, mais en le morigénant outre oiesure, afin d'empêcher les défauts et les ridicules de prendre le dessus.

((Dans M. Dupin, dit Timon, il y a deux, trois, quatre hommes, une infinité d'hommes différents. 11 y a l'homme du château et rhomnie des boutiques, Thomme de saint Acheul et l'homme gallican, Thommc de courage'et l'homme de peur, l'homme de prodigalité et Thommc d'économie, l'homme de l'oxorde et Thomme de la péroration, l'homme qui veut et l'homme qui ne veut pas, l'homme du passé et

avec quarante mille francs de traitement; mais ilgJh gniit le double au bajrrcau.

DUPill. 51

l'homme du présent, jamais Thomme de l'avenir*. »

Nous ajouterons après Gormenin que cest rhomme de l'incertitude, Tesprit mal mûr, le génie qui tâtonne. L'orgueil bourgeois

et la présomption du parvenu Tont toujours entraîné hors de sa route.

Il n'a été beau, il n'a été grand que dans la magistrature. Seule elle a pu mettre en saillie le côté sérieux de son caractère.

Otez M. Dupin de ce théâtre solennel, vous ne trouverez plus en lui qu'un comique de troisième ordre.

Mou, inconsistant et presque lâche dans les causes politiques, dit plus loin Gormenin, il se montre dans les causes;^

* livre des Orateurs, p. 444.

H DoPille.

civiles ferme, progressif, impartial et

digne*. »

C'est un malheur que nous soyons d'accord avec beaucoup d'esprits sensés dans le jugement rigoureux que nous portons.

Jamais, pour examiner un homme, nous n'empruntons une lunette étrangère; mais nous sommes flatté quand la nôtre est d'accord avec celle des biographes qui nous précèdent.

Une des raisons pour lesquelles M. Dupin n'accepta pas les avances de la branche aînée tient peut-être aux relations intimes qu'il entretenait avec le chef de la branche cadette. Le duc d'Orléans l'avait choisi, depuis 1824, pour le mettre à la tête de

4 Livre des Orateurs, p. 444

son conseil privé» avec quinze mille francs d'honoraires.

Il est probable que M. Dupin, taat en administrant la fortune du prince, agitait avec lui dans l'intimité quelques-unes de ces questions de haut libéralisme, dont la solution, quelques années plus tard, devait élre un changement de dynastie.

Déjà la* liste civile de Louis- Philippe montrait son museau de taupe.

Envoyé pour la seconde fois à la Chambre, en 1828, par un collège de la Sarthe, M. Dnpln alla s'asseoir au centre, afin de n'exciter aucune inquiétude.

Il ne fallait pas laisser voir la ficelle or* loaniste.

Comme tous les autres amis du Palais- Royal, notre député faisait patte de velours.

|9 DUPIH.

et n'en' donnait ensuite que de meilleurs coups de griffe au pouvoir*.

Le jour où parurent les ordonnances, tous les membres militants de la presse parisienne se rendirent chez le célèbre avocat^ pour s'appuyer de la sagesse de ses conseils.

— Eh bien, lui dirent-ils, voilà du moins une attaque franche contre la liberté. Dieu merci, personne ne ^y trompe. Qu allons-nous faire?

— Hum ! réponditH. Dupin en secouant la tête; c est fort grave !

* Il démasqua toutes ses batteries centre le ministère Polignac. Le 5 mai, M. de Peyronnet, ministre de la Justice, qui n'avait pas

jugé coiiivenalile de nommer M. Dupin procureur général, fut violemment attaqué par lui au sujet de la fameuse aalle à manger pour la-i quelle on demandait une allocation de cent soixantedix-neuf mille francs. L'adresse des deux cent vingt et w compte M. Dupin parmi ses plus chauds défenseurs.

DlïPllf. 5T

— Trouvez-vous les ordottiiances illégales?

— Très-illégales.

— Devons- nous refuser de nous y soumettre?

— Parbleu!' Le journal qui accepterait une pareille violation de nos droits ne mériterait pas de conserver un seul abonné.

— Bravo! c'est carrément répondre.

Alors vous êtes des nôtres; vous allez nous aider à organiser la résistance.

— Ab! permettez! . . . entendons-nous. . .

Diable!... Je suis pour le conseil, mais Faclion Vous regarde. . .
Serviteur!

M . Dupin congédia nos journalistes désaj)pointés. Il- fut complètement perdu dans leur esprit.

En somme, ces messieurs avaient tort.

BOPIN

Un avocat peut distribuer des coups de langue; mais des coups de fusil..... peste!

on y regarde à deux fois. Qu'une révolution s'entame, que Téméute hurle^ trèsbien! Marchez, enfants de la patrie! C'est le cas ou jamais de mourir avec gloire.

Seulement, dans l'intérêt de la France, il ne faut pas que tout le monde meure. «

Ce jour-là, M. Dupin dit aux combattants :

— Descendez dans la rue; moi, je descends... à ma cave!

Aussitôt fait que dit.

La chaleur était étouffante. Il ne pouvait pas trouver une plus belle occasion de prendre 1^ frais.

Malheureusement quelques pavés étourdis tombèrent par l'ouverture du soupirail et faillirent écraser notre homme»

Il n'eût qu'il n'était même pas eue sûreté dans les entrailles de la terre.

Son épuisement ne connut plus de bornes.

Il remonta chez lui, pâle, éperdu, frissonnant. La fusillade éclatait; il se boucha les oreilles de coton pour ne plus l'entendre, fit matelasser toutes ses fenêtres, et se plongea dans une baignoire.

Nombre d'historiens dignes de foi prétendent qu'il y resta trois jours.

Ce qu'il y a de positif et de parfaitement clair, c'est que le 29, après la victoire, il arriva dispos et rafraîchi.

À l'entendre, il avait à lui seul fait la révolution. Des amis complaisants, qui ne s'étaient pas montrés plus que lui, voulurent bien, à charge de revanche, lui signer un certificat de courage, affirmant

DUPIN

ravoir rencontré au plus fort de la bataille.

On se rend de ces petits services entre gens de cœur.

Un héroïsme couvre l'autre de son patronage, et, si les vrais combattants manifestent quelques doutes, on les dissipe avec la plus grande facilité.

— Ce brave M. Dupin, dit le peuple, j'en ai point aperçu, c'est vrai. Mais la mêlée était si chaude! Impossible d'avoir l'œil partout.

Là-dessus, Bertrand tombe dans le panneau, et Raton avance la patte : les mar- ' rons sont cuits.

Néanmoins on ne put convaincre tout le monde du courage éclatant de M. Dupin.

Ses collègues les députés restèrent incrédules et le surnommèrent par dérision le

t>til>i!t. et

Sauveiar* On fit circuler des anecdotes qui arriYCTent aux oreilles de la Némésis. Elle prit, un matin, son fouet de couleuvres, et en ciugla les flancs de Raton.

Le vertQCiix avocat, Texilé Dcmosihènes, Par le peuple maudit, fut le Dupin d'AlhèDe>\ Ce sauveor de la Grèce, intrépide en discours. Chaussa des brodequins pour fuir dans tes trois jours, Et Rrossit largement son mince patrimoine, GrSiee aux philippes d'or du roi de Macédoine.

Voyez-vous d'ici les lourds souliers Jetés dans un coin, et Ténorme pied de notre héros dans le brodequin d'un sylphe?

M. Dupin reprit, le 50 juillet, sa chaussure ordinaire et se rendit à Neuilly, chez le duc d'Orléans, pour le prier de recevoir, en attendant mieux, le 'jlre de lieutenant général*. Il arrangea tout, décida

* Qaand plus tard il s*agtt de la eouronoe, le prince

H bupinr.

tout, aplanit à son client le chemiil du trône, escamota la république avec une adresse merveilleuse, rebadigeonna la Charte de 1814 et fut uommé, le 25 août, procureur général à la cour de cassation.

Tel fut le résultat de sa politique prudente et sournoise.

En vérité, nous sommes eu présence d un homme singulier.

Le lecteur a lieu d*être surpris, lorsqu'il nous voit, d'un bout à l'autre de cette étude biographique, passer sans transition du

blâme à l'éloge et de l'éloge au blâme.

Qu'y fa^e e pourtant?

voulut prendre le nom de Philippe VII. M. Dupiu l'en dissuada. « Ce nom, lui dit-il, vous ratiacbrerait à un passé que la France répudie. Elle vous ac?epie pour roi quoique ei non parce gue Bourbon. Appelez-vous Loai^ePhilippe 1^e. »

Si Tindividu a deux faces, il faut bieu les oflrir à vos regards.

Tout à l'heure vous avez vu l'horome politique, regardez à présent le magistrat.

C'est à confondre le plus habile des psychologues.

Sur son siège de procureur gôném M. Dupin est grave, solennel, intègre.

. Jinrisconsulte profond, légiste plein de savoir, il apporte une clarté parfaite dans les questions de droit les plus obscures. Pas uneautoritéjudiciairequ'il nerègle, pas un empiétementadministratif qu'il neréprime.

Il retrouve ici, par un phénomène bilarre et pourtant très-explicable, la digm^lé qui lui échappe ailleurs. On oublie le Dupin de la Chambre, et Ton ftⁱucline avec respect devant le ferme et

ooiiscieucieux organe du ministère puUⁱc à la cour suprême*.

L'Académie Française, ne considérant que le magistrat et Técrivain, le reçut à cette époque parmi ses membres.

Une fois^e une seule fois, on le vit apporter la Chambre quelques-unes de ses qualités sérieuses; mais il sut très-mal choisir son heure.

C'était pendant la première session qui suivit les événements de 1850.

« Quand les associations politiques se multipliaient, dit M. de Loménie, quand

' Les réquisitoires de RI. Dupin ont écitiré défiutivemeut des matières d'une liaate gravité : par exemple, la propriété liitéraire (dépôt des exemplaires prescrit, — i834); la rc.« paRsabUilé des médecins (affaire Tboarct-Noroy); la question de pénalité contre rincendiaire volontaire de sa propre maison, etc., etc. Ses œuvres oratoires se composent de plus de qaatro mille plaitfo>ers civils oa criminels.

DOPIN. Qi

les clubs étaient non- seulement tolérés, mais encouragés par des fonctionnaires publics, et quand les têtes, même les plus gouvernementales, ne voyaient d*antre moyen d'arrêter leurs progrès qu*en réglant leur action, H. Dupin les combattait hautement, absolument, sans ambages, sans restrictions, les déclarait incompatibles avec Tordre, et réclamait énergiquement leur complète abolition. Quand les ouvriers descendaient sur la place publique et demandaient à mettre la main au char de l'État, H. Dupin leur signifiait sans façon, sans périphrase, qu'ils n'y entendaient rien et les renvoyait dans leurs ateliers ^ »

On doit en convenir, tout cela était juste, mais brutal.

1 Galerie des eontemporahu iWutfee, par an homoHi de rien, 1. 1, p. 2S.

Vous aviez salué jusqu'à terre les héros de barricades, ils s'habituèrent à vos cajoleries ; Her encore vous les englobiez sous (a dénomination pompeuse de peuple souverain, et tout à coup, sans transition, vous espériez leur faire digérer des vérités aussi crues ! La prétention était absurde.

Ceux des législateurs qui recouraient aux attermolements se montraient plus sages.

Le peuple prit H. Dupin en grippe.

Après avoir, le 14 février, saccagé l'église Saint-Germain-Fâuxerrois et démoli le palais de Tarchevéque, il courut à l'hôtel du procureur général en criant qu'il fallait le pendre.

H. Dupin, surpris par cette attaque inopinée, n'eut pas même le temps de descendre à la cave.

Sa maison fut envahie

Déjà des mains furieuses se portaient sur sa personne, quand heureusement la garde nationale intervint et chassa les émeutiers.

Plus il devenait impopulaire, plus son crédit augmentait au château.

C'était logique.

A cinq ou six reprises différentes, on lui offrit un portefeuille ; mais il se réservait pour la présidence de la Chambre*. Huit fois, sous le règne de Louis-Philippe, il y fut porté par un vote presque unanime.

C'est ici que noire homme est curieux à peindre.

Jamais paysan du Danube n'afficha des mœurs aussi rugueuses ; jamais hérisson

* Il disait qu'après le trône c'était la première place qu'on homme de sens pût ambitionner dans un État constitutionnel.

plus inabordable et plus entouré de pointes ne se repula sur le tapis parlementaire.

M. Dupin faisait peur à tout le monde.

Les ministres eux-mêmes, déchirés par ses piquêtes, s'en retournaient, les doigts saignants, et le traitaient de porc-épie.

Plus heureux dans le choix des métaphores appliquées à son usage, M. Dupin disait aux représentants, lorsque ceux-ci l'exhortaient à avoir des formes moins grossières :

— Il n'y a pas de rose sans épines.

M. Dupin, une rose ! quelle ravissante allégorie!

Tant que la royauté de juillet ne fut pas bien assise, il donna des coups de boutoir à droite et à gauche à tous ceux qui se permettaient contre elle la moindre at-

ttaque ; mais, quand il la vit s'élancer à son aise et se reposer mollement sur les pelouses fleuries du budget, ce fut une autre histoire. M. Dupin se livra contre elle à mille petites taquineries assez déplaisantes. Il avait une verge tout exprès pour la fouetter, verge miséricordieuse et paternelle sans doute, mais qui ne laissait pas de cingler assez rude.

Il aimait à prendre le ministère en faute et jouait des tours pendables à ses anciens collègues du centre.

Un jour, pendant le procès d'avril, il invite à sa table quarante ou cinquante députés ministériels et ventrus.

Au dessert, entre deux flûtes de Champagne, il les regarde d'un air narquois.

— En acceptant mon invitation, leur

70 btPlW.

dil-il, vous avez fait preuve de courage, et je vous en félicite. Les ministres seront furieux .

— Hein?... Comment cela?..» Pourquoi? s'écrièrent les ventrus, |)âles de saisissement.

— Parce que nous protestons contre ce qui se passe à la Chambre des pairs. Mais d'où vient votre surprise? Le cachet de ma lettre disait tout... Ah! je conçois, vous n'y aurez pas fait attention !... Quelqu'un de vous a-t-il cette lettre en poche?

Presque tous la trouvèrent sur eux.

Ils regardèrent et frémirent.

Au dos de l'invitation s'étalait triomphalement sur la cire d'Espagne cette fameuse devise : Libre défense des accusés! à laquelle effectivement les circonstances donnaient un à-propos fatal.

nCPIN. 71

Les ventruseurent la colique loute la nuit .

Beaucoup d'entre eux en furent pour une direction de poste, un chemin vicinal ou un bureau de timbre.

Ces jeux-là plaisaient fort à M. le président de la Chambre.

Amis ou ennemis, il narguait tout le monde. On Texécrait cordialement ; mais on le nommait toujours, parce que personne n'avait jusque-là mieux appliqué la fêrule à cette troupe de collégiens indisciplinés que le palais Bourbon abritait dans son enceinte.

H. Dupin tranchait du pédagogue.

Sa grosse voix interloquait les plus audacieux ; on n'osait pas affronter ses boutades. A la moindre marque d'indiscipline, le martinet allait son train.

ii DOPIR.

Oa parla d'envoyer dans une tribu né tous les pions de collègue, afin de les former h récolte d'un si grand maître.

Comme président, H. Dupin n'a jamais eu de tact; jamais il n'a paru se douter qu'il y eût des convenances. Il lançait le sarcasme ad nez des gens, sans égard et sans mesure, avec la brutalité d'un portefaix qui administre un coup de poing.

Ses amis eux-mêmes l'ont jugé très-sévèrement à cet égard.

Écoutez plutôt :

« La Providence, qui a doué M. Dupin de tant d'excellentes qualités, lui a refusé la discrétion et la mesure. Il sera toujours in* capable de maîtriser sa langue et de retenir une saillie, bonne ou mauvaise, quand elle lui vient. Non pas que H. Dupin ait le

Dt Kl. ii

cœur méchant, au contraire; H. Dupin ne veut pas blesser, il ne veut que rire, et ce qui lui manque, c'est une certaine délica-

tesse de Tesprit qui sait choisir les occasions et sentir les convenances.

« En fait d*épigi*ammes, M. Dupin est un enfant. Plutôt que de n*en pas faire, il en ferait contre ses meilleurs amis, contre lui-même, et, quand il a lancé un trait malin, il s'inquiète peu de savoir où il tombe.

((La vanité de M. Dupin (M. Dupin a sa vanité comme tout le monde) est, d'ailleurs, flattée du bruit que font ses bons mots et des grands commentaires qui viennent à la suite de ses boutades satiriques.

Qui sait? les illusions de l'amourpropre sont telles qu'il ne serait pas impossible

U DUPi!!.

que M. Dupin se crût dangereux et qu'il se laissât doucement aller à l'idée que ses petites pointes le mettront dans Thistoire au même rang qu'Hun Matthieu Mole, ou qu'un président La Vacquerie *. »

On vint demander un jour à notre homme une épitaphe pour la tombe de sa mère.

Il répondit :

— Faites graver sur le marbre ces simples mots :

« Ci gît la hère des trois Duplins. »

Cornélie et les Gracques se trouvaient

• Journal des Débats, janvier 4857. — Cette feuille a tnrijours été Tort dévouée à M. Dupin, ce qui donne une graudc force à sa

crilique. Au mois de déiembre 4829, M. Dupin a défendu les Débats^ cités devant les tribunaux pour le fameux article débutant par ces mots : « Malheureux roi ! malbcureu&c France ! »

M' PIN

dépassés. Brid'oisonsedit quelquefois à luimême de ces choses-là.

Quanl à la méchanceté de H. Dupîn, si le journal que nous ci-tions tout à l'heure ne veut pas y croire, il a tort.

Nous aiguisons parfaitement nos flèches, nous savons quelle blessure elles doivent faire.

Prenons au hasard quelques exemples.

En 1828, M. Dupin s'écriait :

« Ne vous y trompez pas, je parle de ce grand citoyen que nous appelons Portalis pêi^e, comme les Romains disaient Caton l'an-cien ! »

M. Portalis fils, alors garde des sceaux, resta cloué sur son banc par celte phrase insolente. Il ne pouvait répondre sans affi*

M DCPtN.

cher xjki maladroït orgueil ou sans outiagér

la mémoire paternelle.

Autre exemple :

On faisait courir des bruits calomnieux sur la gestion du maréchal Clausel en Afrique. Au jour de l'an, chez le roi, dans un discours prononcé au nom de l'Académie, ce qui rendait le passage que nous allons citer beaucoup plus ridicule encore, M. Dupin parla du désastre de Constantine et de cette contrée oh Rome, devenue déjà vénale, eut le malheur d'envoyer Calpurniis et de rencontrer Jugiirtlm.

L'allusion était aussi perfide que sanglante.

Rappelé d'Afrique, le maréchal Clausel demanda des explications à M. Dupin, qui publia sa lettre dans tous les journaux.

Le soldai indigné lui envoya un cartel.

— Vous verrez que Dupin se battra! disaient les uns; vous verrez qu'il ne se battra pas! répondaient les autres. ♦

Ces derniers eurent raison.

M. Dupin ne se bat qu'à coups de langue.

Il chargea le petit Thiers, Odilon Barrot, Mauguin et Ganneron delui tirer cette épine du pied. On déclara que les réminiscences historiques de l'orateur n'attaquaient en aucune sorte la probité du maréchal.

L'épée de celui-ci, vierge du sang de M. Dupin, rentra au fourreau.

Sans appuyer sur le détail des luttes législatives, sans faire ressortir ks contradictions scandaleuses de Tex-défenseur de la presse avec ses premières doctrines, sans

parler de ses inimitiés sourdes contre

7S DOPIN.

M. Audry de Puyravau, qui avait osé rire de ses fanfaronnades en 1830 sans éveiller en un mot tous les vieux souvenirs qui dorment dans le Moniteur ^ nous tournerons une page, sinon plus honorable, du moins plus rapprochée de nous, celle de la Révolution de 4848.

Inclinez-vous et saluez Dupin-Brutus!

Le 24 février, il prouve clairement à la Chambre qu'elle va manquer à tous ses devoirs, si elle ne proclame, sous le feu de rémeule, la régence de la duchesse d'Orléans, et, le 25. il fait décider par la cour de Cassation que la justice sera rendue à ravenii' au nom du peuple français.

Saluez toujours!

' M. Dupia essaya de décider la Chambre à livrer ce député à ses créanciers, qui demandaient contre lui la coiiiriiiile par corp».

DDPIN. 79

Voilà M. Dupin qui mène ses collègues en grande pompe au gouvernement provisoire.

Il prononce devant UM.Marrast, Lamartine, Ledru-Rouin, Crémieux et consorts, une magnifique harangue très-foncée eu couleur républicaine.

Pendant que d'autres pérorent à leur tour, il s'approche du sténographe, occupé dans un coin de la salle à reproduire les phrases officielles, et lui frappe sur Tépaule en disant :

((N'oubliez pas de consigner , mon cher, que j'ai crié le premier : Vive la république*! »

* Nous tenons ce fait d'une personne présente à l'Hôtel de Ville et entièrement digne de foi.

Un autre témoin oculaire nous a raconté l'anecdote suivante :
^

En janvier 1841, une association d'artistes se forma

80 DPPIN.

M. Dupin conserva sa place de procureur général à la cour de Cassation.

M. Dupin fut envoyé pour la dixième fois à la Chambre par les députés de la Nièvre.

M. Dupin fut élu président de l'Assemblée législative, par 336 voix sur 609 votants.

Eh! vont nous dire les habiles, ne voyez-vous pas que le loup orléaniste pre-

voit dessiner et lithographier les portraits des représentants. On allait, clipeau bas, demander à ces messieurs de vouloir bien poser une demi-heure afin d'obtenir leur ressemblance exacte. « —Bon, irai-je volontiers, répondit M. Dupin; mais je désire que vous me preniez sur mon banc de président. Revenez après la séance. » L'artiste objecta que les travaux de la Chambre ne finissaient jamais avant la nuit, et qu'il lui serait impossible de saisir son sujet à la lumière. « —C'est très-juste, dit M. Dupin. Ustez; je vais arranger la chose. » Il ouvrit la séance et la ferma deux heures plus tôt que de coutume, afin de poser au

grand jour. Les affaires en souffraient, mais U eut son portrait et le portrait de son bittteuil.

naît la défroque du berger républicain pour conduire les moutons à sa guise?

C'est moi qui suis GuiUot, berger de ce tronpean*

Parbleu, nous le voyons de reste!

Mais le rôle en est-il plus noble? Mais la' conduite en est-elle plus franche? Mais le coup de massue appliqué sur la tête de Guillot en est-il moins mérité ?«

Il jeta sa défroque d'emprunt, et le loup montra Toreille.

M. Dupin, après le décret que vous savez, donna sa démission de procureur général à la cour de Cassation.

Depuis, il en a eu le plus vif repentir/ Il se frappa la poitrine assez fort pour que M. de Montalembert Tenteadît et crût devoir se permettre, à propos de ce curieux pénitent, des réflexions qui lui sont per-

ot DDPIN.

sonnelles, et que sa lettre, devenue publique, nous dispense de repit)duire.

Reste à examiner l'esprit de H. Dupin.

, D'abord, a-t-il de l'esprit?

On peut le mettre en doute. Ses bons mots ont un cachet de vulgarité presque repoussant. Leur surx^ès tient à la façon dont

il les débite, au choix du momient, au jeu des muscles du faciès, au calme burlesque qui les accompagne.

D y a dans H. Dupin un mélange de commis-voyageur, de titi et de queue-rouge.

Son plus joli mot est celui des laufs cerviers. Il est devenu proverbial. Ces messieurs de la banque l'ont toujours sur le cœur.

Un autre assez passable encore est celui

adressé au pasteur Goquerel, qui cherchait à donner FÉvangile pour base au système républicain.

« Allons donc! fit le président. Jésus- Christ u'a jamais dit, que je sache : Ma république n'est pas de ce monde. »

Voilà sans conti'edit les deux traits les plus spirituels de M. Dupin. Quant au reste de sou répertoire, il est commun, trivial, et ne vaut pas la peine d'être cité.

Grassot est plus fort que lui.

Un jour, le commisssdre de police Yon arrive tout essouHlé à la Chambre. Il a dé« couvert un complot effrayant. Vingt-six bandits de la société du Dix Décembre ont tiré au sort pour savoir à qui assassinerait le président de TAssemblée nationale et le général Cbaigamier.

« -^ I^ y^s inqmélez pas, fit M. Da-' pin, je soapçQOQe un îndiyida qui veut du bien h ma blanchisseuse. »

Et les andit^irs cTapplawtir. '

Ils recherchèrent après èoup. le ^1 4}e I^ plaisanterie et ne le trow/sèrent pas.

G* est pFes(|ue to^foiiUfs ce qui arrive qnand on creuse les bon&motsdeH. Dupkti,

c Lois du 2 décembre, dit M. (îraiûer de Ca^R^ac, una consigne mA àtmm ou mal comprise pemmii ^ enriren «ne soixantaine de représentants ^ pé^élrer individuellement dans le pa^sdieVÂssi^- Uée par une petite porte située, dan^ ta r»e de Bourgogne, ea fece de la rue de Lille^

«r Ges députés set réuinireif^t d^nsi h solte des éonféreacès et j dcfyinrent W peu bruyants.

POPIM. IS

c Sur Tavis Je leur présence, ptnnenu au ministère de Finténeur, ordre (ut donné de les expulser immédiatement. Le commandant Saucerotte, de la gardemunicipale^ chargé de l'exécution de eet ordre^ la fit précéder d'un petit discours plein d'esprit. H. le {Nrésideitt Dupin, appelé par ses collègues, leur fit aussi son dis* cours en tes termes :

4c — Hessieursy nous avons pour nous le droit, mais nous ne sommes p&« les plus forts. Je vous engage à sortir d'ici. J'ai bien l'honneur de tous saluer! * »

* Dans les derniers joart de la monarchie de Jailtct, la Chambre, faUf^tiée de M. Dapin, l'aYait renvoyé dit fauieaU poar y insialler M. Sauzet. Aussi l'exprésident disaU-i) en Février : « Sintet a fterAn LùtihV^i* lippe et sa dynastie. > On fcut, d'après ce qoi s'est passé an s décembre, juger de ce qac M. Dapiu atl fait, en 484S, a 4a |i<«ee de M. Saiaiel.

Voia comment notre héros dénoua sa longue comédie larlemeutaire.

Ce Boissy d'Anglas d'un nouveau genre ira peut- être à la iK)slérité; mais ce sera, nous en avons peur, avec une marotte en Inain et sur le dos de la Folie

11 n'a jamais rien pris aa sérieux, ni en politique, ni en littérature, ni en affaires.

Pourquoi, dans son édition de YHâpitalf n*a-t-il pas honnêtement dédaré, par une préface, que son travail était calqué sur celui d'un avocat de FToune?

Et"^ cette histoire ténébreuse du monument de l'abbé de FÉpée, pour lequel ont été recueillies, en 1842, des offrandes publiques, à l'époque où Ton venait de découvrir dans une chapelle souterraine de Saint-Roch les cendres de Fillustre fon«

dateur des Sourds et Muets, qui T^laircira?

Devrons-nous attendre que Tabbé Olivier *, aujourd'hui évêque d'Évreux, écrive ses Hémouires, ou que le sculpteur Préault fasse des révélations?

Il ne suffit pas à la gloire de H. Dupia d'avoir élevé une statue à Jean Rouvet, rinventeur du flottage à bûches per« dues ; il faut que les fonds du monument de Tabbé de TÉpée trouvent leur emploi, puisque sans doute ils sont encore chez les notaires qui jadis les ont reçus en dépôt*.

Ah! maître Dupin, quelle nêjgligence!

N'oubliez pas de réclamer les intérêts :

le monument y gagnera.

* Ancien caré de la paroisse Saint-Roch.

* MM. Roqaebert, Aamom-Tliiéville et deux ou trois I8tr«s éb leurs eonftùreii

§è DUTIN.

A Phetipe où nous écrivons, M. Dnpin habite sa terre de Raffigny. Il a soixante et onze ans révolus, mais il est magnifique de santé, de force et de verdure. On voit que sa conscience ne lui adresse aucun reproche. La vertu seule à ce teint ronge Bl <iette trogne florissante.

Pour visiter ses fermes et pour arpenter son domaine, il porte des souliers à triple rang de clous.

Ceux que vous avez connus sont de véritables escarpins de bal.

" Notre héros s'occupe de labour et de prairies artificielles. H fume ses champs, coupe ses blés et engraisse du bétail. Notis lui devons à coup sûr le retour des QUBurs antiques.

Mais, si Rome a besoia de Citicimia^

iM, il iattdra qu'elle «lie k Htwver II sa charme!...

Et fnainfteiMiiit) lecteur, qwe nous avons iermitié ce quinzisième petit livre, permet»

t»-BOiis de vous donner que^nes ex[dica^ tiofis sur notre caractère et de vous mettre, pour ednsi dire, en i»ain la clef de notre eouâcience.

On dit, et Ton répète ohaque jour autour de nous, que This-toirc çontempo* raine est impossible à écrire. On nous accuse de spéculer sur la curiosité publique.

On prétend que nous cherchons la célébrité la plus méprisable de toutes, celle du pamphlet.

Ce sont nos ennemis qui parlent, c'est à nos ennemis que nous allons répondre

M DUFIN.

L'histoire contemporaine n'est pas impossible à écrire. C'est au contraire la seule qui ait quelque chance d'être véritable, si l'historien est honnête et s'il ne regarde pas «on personnage au travers de la loupe menteuse des partis. Or, nous défions qui que ce soit de mettre en doute la sincérité, la loyauté de notre plume, et, d'autre part, il suffit de nous lire pour reconnaître que nous ne levons aucun drapeau.

Donc, nous sommes dans les conditions voulues.

Donc, nous avons le droit d'étudier les .

illustrations vivantes et de raconter leurs faits et gestes à ceux qui les ignorent.

Pour ce qui est de spéculer sur la curio-

site publique, nous avouons en toute franchise que, depuis le jour où nous avons eu le malheur de devenir homme de lettres, nous n'avons pas écrit une ligne, imprimé une page, publié un volume, sans nous demander si la ligne, la page ou le volume pourraient plaire au lecteur.

Nous serions au désespoir qu'on ne cachetât point nos œuvres.

Tous les écrivains pensent un peu comme nous à cet égard. Ils s'efforcent d'être lus, beaucoup lus, et spéculent en conséquence

sur l'intérêt plus ou moins piquant de leurs livres.

Comme ils resteront fidèles à ce système,

* ^Qus suivrons leur exemple sans remords

jusqu'au jour où nous cesserons d'écrire.

9t DUPIM.

Arri^MiB ^i chef d'accusation h plfis

grave.

Nous disons du pamphlet, dite»-TOas.

Qu est-ce que le pamphlet?

Si vous appelez de la sorte un écrit violent, rempli de fiel et de bave, quelque chose d'impur où le style se gonfle et crève en injures, où la phrase impudente et nue se prostitue au mensonge, nous ne sommes pas un pamphlétaire.

Appliquez à d'autres que uoils «ette qua* lification honteuse.

Ou plutôt gardez^la pour vous-mêmei, car vous nous attaquez sans avoir lu ih»

biographies. Vous mentez à votre conscience, vous mentez à Dieu !

Constamment et toujours la vérité

mafdie près do noas. EUe est notre fidèle et sainte compagne.

Trouvez à nos allures un mobile quelconque 4'aiBèition ou de haine. Regardez au fond de notre critique et cherchez Yen* vie;

certes, vous ne Tapercevrez pas.

lamais^ nous n'avons été jaloux d'un succès, jamais un ami ne nous a reproché un scr« rement de main délopl. Chez nous le sentiment du juste domine tout,

« Guerre à Timmorailé vivante ! » voilà notre devise. Les apôtres du vice ne sont plus dangereux sous la tombe :

« Morte la bête, mort le venin. »

Or, le vice ii* aime pas qu'on le dévoile, et là seulement il faut chercher la cause des inimitiés qui nous poursui-

vent. Tous les hommes pervers comprennent qu'ils ont besoin de se draper dans le manteau de Testim^ publique, et quand on le leur enlève, ils poussent des cris de rage.

Criez! peu nous importe.

Nous avons pour nous le calme de l'honnêteté, la force de la conscience.

Juvéal n'était pas un pamphlétaire, c'était un vengeur.

PARIS

J. -P. RORET ET &y ÉDITEURS

9, nUE MAZAni.NE

L*aatear et les éditeurs se réservent le droit de iradaction et dcrerrodofo lion à l'étranger.

GlilZOT

A peine sommes-nous au début de notre œuvre, qu'elle soulève déjà des tempêtes.

Certes, nous sommes émerveillé d'avoir dans le souffre une telle puissance.

Ils étaient modestes pourtant nos petits livres; ils s'annonçaient au public sans éclat, avec bonhomie. Leur berceau n'offrait, GOIZOT.

frait aucune pompe ; ils ne s'entouraient pas des langes éclatants de Tannonce, et personne ne les a bercés sur le coton moelleux de la réclame.

D'où vient qu'ils ont grandi si vite?

pourquoi font-ils peur?

Ah ! Torgueil humain ! nous ne pensions guère lui causer de pareilles transes!

Calmez-vous, messieurs, calmez-vous!

Ayez moins de promptitude et plus de réserve; ne mettez point ainsi à na vos vanités, vos passions et vos misères. On ne dépouille pas de la sorte le manteau du déshonneur ; on cache ses plaies, on dissimule ses terreurs, on fait le brave.

Vous nous donnez trop beau jeu, vraiment !

Quoi ! ces biographies microscopiques et impitoyables intraitées ont pour, vous des proportions aussi effrayantes?

Vous les examinez, vous les éplovez, vous pesez ce qu'ils contiennent d'éloge ou de blâme, et vous tremblez de n'avoir pas assez de Tun du trop de l'autre, quand viendra votre tour?

Fi I messieurs.

Restez en repos. Croyez que nous sommes trop digne et trop sévère pour ne pas écarter de notre chemin toute influence.

A nos yeux vous êtes mostly : c'est votre histoire que nous écrivons.

— Hais on tous raiseigtié mal, ditesvous?

Erreur! nous n'essayons jamais de pndre, si notre pnceau n'est pas délié^r

si notre palette est mal fournie; nous savez où trouver nos nuances, et nous puisons nos renseignements à une source authentique.

Mais souffrez, messieurs, que nous n'alignions pas les prendre chez vous.

Ce refus n'a rien qui doive vous blesser.

D sauvegarde votre dignité comme la nôtre. La colère de vos partisans, leur critique acerbe, leurs menaces, ne nous feront pas dévier d'une ligne.

Notre plume est ferme, nous l'avons pnmvée déjà dans maintes circonstances.

Personne ne dira qu'elle fléchit devant la séduction, l'injustice ou la mauvaise foi.

Sans jouer ici le rôle prétentieux de l'homme d'Horace, nous déclarons néanmoins que rien n'a pu nous émouvoir jus[^]

GVIZOT. f

qu'à ce jour, ni le procès tardif et mexpBcable de M. de Girardin, ni la forear de V Assemblée nationale, dont Fex-rédac* teur en chef, M. Letellier, doublure du pile et trop incompris H. Hallac, condamnait à mort la publication des Contemporains, parce qu'elle avait négligé de débiter par un ami des Russes.

Nous n'avons pas été plus ému de la cancone d'un feuilletoniste du Moniteur, qui a juré de nous oublier dans ses articles, pour nous punir d'avoir irrévérencieusement parlé du roi Louis-Philippe.

Ce sont là de courageuses sympathies chez un homme attaché au premier journal de l'empire.

Malheureusement nous allons les blesser de nouveau en écrivant la biographie

de riilustre dief de la doctrine, du mi- Bistre puritam qui a couvert d'un manteau de probité la route impure où marchait son siècle.

On soutenait un jour devant nous que H. Guizot n'était pas Français. Nous eûmes beau le prouver jusqu'à l'évidence, on répondit:

— C'est impossible !

Le mot nous a paru profond.

Il est certain que tout homme sous la poitrine duquel bat la fibre nationale ne regarde pas le ministre de Louis-Philippe comme un digne fils de la France.

On sera de notre avis après avoir lu son histoire.

Guizot (Pierre-François-Guillattme) na-
gait à Ntmes en 1787. Il entré aujourd'hui dans sa soixante-huitième année.

A Fâge de sept ans, il vit les hommes de la Terreur guillotiner son père, impression sinistre (jui a dû contribuer à lui donner ce caractère somhre, cette haine instinctive de Thumanité et cette énergie méprisante dont tous les actes de son administration portent le cachet.

Madame Guizot se réfugia en Suisse avec toute sa famille, (jui était calviniste.

Son fils, on Ta dit souvent, n'a pas eu d'enfance. H est déshérité, pour son malheur, des instincts les plus candides de rame. Le fruit qui au jour de la floraison n'a pas eu de soleil est un fruit maudit; le ver le ronge intérieurement : il ne renferme que de la cendre.

Il GCiZOT.

Élevé à Genève ^ dans cette pairie de la forme et du dehors, M. Guizot y a puisé tous les éléments de son être.

C'est là qu'il a pris ces manières gourmées, ce ton pédant, ces mœurs roides et cassantes, et cette dignité perpétuelle dans le mensonge politique et dans la déraison administrative, qui ne

l'ont jamais abandonné pendant tout le cours de son interminable ministère.

. A Tâge de dix-neuf ans, après avoir terminé ses classes, il vint à Paris étudier le droit.

Sa pauvreté le contraignit à chercher une place. M. Stopfer, ancien minbtre de

' n entra grataUement au gjmnase de ccue ville.

GDIZOT. »

la confédération helvétique, Taccepta pour précepteur de ses enfants.

Mais Torgueil du futur homme d'État ne s'arrangeait point de cette position dépendante.

11 se trouvait humilié surtout de conduire ses élèves à la promenade.

Les marmots s'accrochaient aux pans de sa redingote, le contraignaient à s'arrêter à la porte de tous les confiseurs et lui fai* saient faire des stations indéfinies devant les marchandes de brioches du Luxembourg. Gâtés par lem"- mère, ils allaient auprès d'elle se plaindre et gémir, quand le pi*écepteur essayait de mettre un frein à leur gourmandise.

M. Guizot quitta son emploi, disant qu'il se croyait appelé à d'autres fonctions

M GDIZOt.

que celle de donner la pâtoce «iix fils de Gargantua.

Comme ses élèves avaient l'exactitude aussi rétive que Testomac complaisant, Guizot s'était appliqué à leur trouver une méthode à la fois claire et prompte, afin qu'ils retiennent plus aisément les synonymes de la langue.

Pour lui ce travail devint une ressource*

Donnant à sa méthode plus de portée et plus d'étendue, il la vendit, sous le titre de Dictionnaire des synonymes^ à un libraire qui paya l'œuvre d'un prix fort raisonnable.

Bientôt il fut admis chez le secrétaire perpétuel de l'Institut, ce fameux Antoine Suard, nommé chef de la censure en

1804.

1774, tout exprès pour mutiler les livres de Beaumarchais.

Suard était vieux alors» et quelquefois on vit le vieux censeur. Il eut se repentir.

Il accueillait les jeunes écrivains dans son salon de la place de la Concorde et tâchait d'effacer autant que possible la mémoire des coups de ciseaux du passé.

Trouvant dans Guizot un grand fonds d'érudition, beaucoup de science philosophique et une étude approfondie de la littérature allemande, il lui conseilla d'abandonner les synonymes et la grammaire pour vouer sa plume à des travaux, sinon plus sérieux et plus honorables, du moins plus lucratifs.

Chaudement recommandé par son protecteur, le jeune homme ^riva, à partir

de ce jour, dans toutes les feuilles périodiques de l'époque.

h&s Archives littéraires, le Ptibliciste, le Journal de V Empire, la Gazette de France et le Mercure donnèrent tour à tour un spécimen de ce style incolore qui, depuis, a caractérisé sans relâche les oeuvres de M. Guizot.

c Le style, c'est Thomnie. » .

Il y a telle manière d'écrire,- obscure, lourde, empesée, doctorale et soporifique, avec laquelle on a toujours les savants pour soi.

Quand on obtient cet appui. Dieu seul peut dire jusqu'où . Ton peut aller dans notre beau pays do France.

Par cela même que nous sommes la nation la plus superficielle de la terre, nous

GUIZOT. a

abdiquons volontiers notre droit d'examen pour juger sur la foi des autres. Qu un livre ayant l'approbation de l'institut nous semble ennuyeux dès la première ligne, nous le fermons en toute hâte et nous le déclarons plein de science et de profondeur.

Hippolyte Castille, au commencement d'un article publié dans la Revue de Paris, se montre de la même opinion que nous.

« Parlez, dit-il, au premier venu du talent' littéraire de M. Guizot, il est probable qu'il vous en fera le plus pompeux éloge.

Questionnez votre homme, et, neuf fois sur dix, vous vous apercevrez qu'il n'a pas lu les ouvrages dont il vient de vous vanter les beautés. Je comprends qu'on

lise peu les ouvrages de M. Guizot, mais je déplore. avant tout ces tendances gasconnes qui poussent un si grand nombre de ^ens à louer précisément les choses qu'ils ne prennent pas la peine de lire. Nous devons à ce malheureux esprit, fils de la paresse et de la vanité, une foule de grosses réputations qui se dégonflent aussitôt qu'on Jes pique*. »

Ce n'est pas nous, comme on le voit, <iui donnons le premier coup d'épingle dans le ballon.

Nier absolument le mérite littéraire de M. Guizot serait toutefois une injustice dont nous ne voulons pas nous rendre cou-

' Les Hommes et tes Mœura^ \a%e U. Soas ce titre llénéral, toas les articles de M. Hippolyie Castille sont réunis en nu seiU volume.

GDIZOT. 19

paUe. Les œuvres de TexHinistreress^nblent à sa personne : eUes. pèchent par un excès de tenue, par une sorte de gravité magistrale et orgueilleuse, qui révolte quelquefois et fatigue toujours.

Avant d'instruire les autres, il faut leur plaire, sans quoi Voa ne parvient à donner aucune leçon profitable. H. Guizot n'a jamab adopté cette maxime.

Qu'importe? il a réussi comme écrivain, nous objectera-t-on. Sans doute, et nous venons tout à l'heure d'en expliquer la cause : il a réussi, parce que les badauds Toot admiré de confiance; il a réussi, parce que très-peu de gens ont lu ses livres.

Les premiers ouvrages écrits par Guizot sous la tutelle d'Anloyie Suard, ont

pour titres : Annales de l'Éducation; — Vie des poètes français du siècle de Louis XIV; — De l'Esprit en 1808; — Décadence de l'Empire romain (traduction de Gibbon). Tous ces volumes, revêtus de mentions académiques très-flatteuses, posèrent admirablement le jeune homme dans le monde de la science.

Mais, à partir de cette époque, les lettres semblaient déjà vouloir le répudier.

Pour se les rendre propices, il écrivit deux brochures, l'une sur l'État des Beaux-Arts en France, et l'autre sur le Saum de l'Isère.

ff C'est une chose digne de remarque dit un peu rudement Tautourdès jff et des Mosiers, que la plupart des personnages politiques de nos jours ont débuté

par les lettres. Pour eux, la littérature a été un marchepied; elle est devenue, à leurs yeux, non le but, non l'idéal, mais un moyen. Le théâtre sert à certaines créatures de lieu d'exhibition : la littérature a servi de planche à ces gens-là pour leur métier. Aussi faut-il voir avec quel superbe dédain ces parvenus, une fois arrivés au pouvoir, traitent les littérateurs et les lettres ! Ces renégats du premier culte, ces faux apôtres, ne ressemblent-ils pas à de mauvais garçons qui mordent leur nourrice après avoir bu son lait? Aussi est-ce justice de donner bonne chasse à ces mar« cassins, lorsqu'on les rencontre au fourré de la critique'.»

« Page W.

SB GUIZOT.

Le premier chasseur qui s'embusqua pour tirer sur M. Guizot fut Gustave Planche. Il tua roide et du premier coup ce pe»

sant rhéteur cpn s'aurait, on ne saît trop pourquoi, dans les sentiers fleuris de l'art.

Comme critique, H. Guizot na vécu qu'un jour.

Dès lors il comprit que, dans Tensei* gnement seul et sous la rohe professorale»

il est pemtiis quelquefois de parler de ce qu on ignore. B sollicita une chaire.

M. de Fontanes, grand maître de FUniversité, le nomma suppléant du cours d'histoire moderne*.

* Pea de temps après, dit Loménie, M. Gaizot arriva à la possession, complète de cette chaire (l'hi8<> toire.

Ici commeace la fortune politique de U. Guizot.

L'air solennel du jeune professeur, la profonde estime qu'il avait de lui-même, son pâle visage et sa toilette sévère, tout prévenait en sa faveur ce qu'on est convenu d'appeler les gens sérieux. L'Académie le prônait, Suard continuait de le couvrir de son égide. On vanta ses cours dans toutes les feuilles publiques, et la foule prit le chemin de la Sorbonne pour aller Tentendre.

Il y a dans la nature humaine d'étranges anomalies.

Plus un peuple est fou et léger, plus il se laisse influencer et séduire par un extérieur grave, par une morgue soutenue.

— Tout le succès de Guizot est dans son

masquée, disait devant nous, en 1840, une femme qui pouvait étudier de fort près et qui le connaissait mieux que personne.

À cette époque (1812), l'Empire était à l'apogée de sa gloire. On prévoyait toute* fois que le colosse, entraîné fatalement chaque jour à de nouvelles guerres, allait tomber par le fait même de l'épuisement du pays. M. Guizot fut un des premiers à deviner cette chute et à saluer l'aurore de la Restauration, qui commençait à poindre.

Mademoiselle Pauline de Heulan, bas-bleu distingué, fréquentait le cercle Suares).

Guizot, la voyant causer quelquefois avec l'abbé de Montesquieu, connu pour être l'un des principaux agents secrets de Louis XVIII, se prit à l'instant même des

à Montesquieu avait suivi le comte de Provence

à l'armement et sut (pie les parents de Pauline entretenaient, de longue date, avec le précieux abbé des relations directes et amicales.

Mademoiselle de Heulan n'avait pas une estime de soi; elle vivait de sa plume.

Ceci n'arrêta point notre professeur, qui fit, dès lors, au bas-bleu une cour assidue, sans craindre les épines dont ce genre de femmes est presque toujours hérissé. Il eut la galanterie, pendant une maladie de Pauline, de lui envoyer des articles, qu'elle signait, et qui l'empêchèrent de perdre les appointements qu'elle touchait au Publiciste.

Revenue à la santé, mademoiselle de

Londres après le 10 août, et sVtaii lié fort étroitement avec lui.

MeulaD lui donna, par reconnaissance^ son cœur et sa main. Elle comptait cinq grands lustres de plus que son époux.

Guizot avait jeté ses plans.

Une fois dans la famille, on Tinitia, comme il s'y attendait à merveille, à certains secrets politiques et aux trames légitimistes dont Tabbé de Montesquiou tenait le fil. Plein d'égards et de vénération pour Tagent secret des rois déshérités, il gagna pleinement sa confiance, et devint son secrétaire intime.

RoyerTCoUard, à la fin de 1842, avait tous les soirs, au club de Clichy S de longues conférences avec Montesquiou.

Guizot, présent à ces entretiens, ne

i Lieu de réanion des légitimistes.

manquait jamais d'y glisser son mot, et Royer-Collard lui dit im jour, en lui frappant sur Tépaule :

— Bravo I mon jeune ami ! Vous irea loin!

— Pourquoi? demanda le professeur,, qui s'attendait à un compliment.

— Parce que vous avez des défauts (hélas! nous en avons tous!) qui poussent mieux un homme que ses qualités.

Guizot serra les lèvres, devint plus pâle que d'habitude, et demanda quels étaient ces défauts.

— Une logique rude et sans ménagement, répondit Royer - GoUard; une ambition éperonnée par l'orgueil, et , avec cela , du

calme dans le

regard) un air froid, des allures puritaines... Je le répète, vous irez loin!

— Dois-je prendre ce que vous me dites pour une offense? balbutia Guizot.

— Non, certes! ne vous y trompez pas:

c'est un bel et bon éloge. Il serait à désirer que tous les hommes politiques fussent coulés dans votre moule. De la tête, beaucoup de tête, et peu de cœur.

— Monsieur !

— Tenez, voilà Montesquiou qui sera ministre quand Louis XVIII remontera sur le trône; eh bien, j'engage notre excellent abbé à vous choisir pour secrétaire général. Votre religion n'est pas un obstacle ; il est avec les catholiques des accommodements, et vous attraperez un jour un por-

tefeuille. Moi-même, entendez-vous? moi-même je vous protégerai.

Cette étrange conversation en resta là.

Dix-huit mois après, Montesquiou, appelé au ministère de l'Intérieur, à la rentrée des Bourbons, suivait le conseil qui lui avait été donné au club de Glichy, et nommait Guizot son secrétaire général.

Boyer-Collard tint parole à son tour.

Élevé au poste de directeur de l'imprimerie et de la librairie, il fit choix de l'ancien professeur d'histoire pour rédiger les articles

de cette fameuse loi sur la presse, qui, seize ans plus tard, devait servir de modèle aux ordonnances de Charles X '.

* M. Guizot après maintes métamorphoses successives; se trouvait, en 1830, dans les rangs de l'opposition. Ce plagiat, qu'il n'avait pu prévoir, Torçait tout le

Le brusque retour de l'île d'Elbe et la résurrection de l'Empire vinrent surprendre notre héros dans les honorables fonctions de censeur royal.

Terrassé par ce coup de foudre, il se trouva (tout à fait à son insu, nous voulons bien le croire) aux genoux du nouveau ministre *, qui le conserva provisoirement comme chef de division.

Cette tolérance dura six semaines ; puis, un beau jour, sans raison apparente, on renvoya M. Guizot juste au moment où, se croyant sûr de garder sa place, il venait

monde à reporter les yeux vers le passé. Le ministre de Louis-Philippe, moins heureux que beaucoup d'autres, ne put dissimuler ses velléités ni cacher son vieux drapeau.

« Oarnot.

ilc »gnant des deux mains Tacté additionnée aux constitutions de l'Empire.

Indigné de ce trait perfide, le mari de Pauline déclara partout qu'un refus positif de signature avait seul motivé sa disgrâce.

En réponse à cette insinuation aussi habile qu'inexacte, le Moniteur publia brutalement, le 14 mai 1815, la note suivante :

ff Monsieur le ministre de Tintéricur vient de faire quelques changements dans les cadres de son administration ; mais il est si faux que le refus de voter pour Tacte additionnel ait influé en rien sur cette mesure, que plusieurs employés qui ont signé oui, notamment M. Guizot, ont reçu leur démission^ tandis que d'autres em-

ployés, à qui leur conscience n'a point dicté un vote aussi empressé que celui de M. Guizot, n'en ontpâsmoiisété conservés.»

Rarement coup de massue tomba plus d'aplomb sur la tête d'un honune.

Mais l'ancien secrétaire de l'abbé de Montesquiou prouva qu'il avait le crâie solide.

On affirme * qu'il se glissa dans les bureaux du ministère, trouva moyen d'ouvrir le registre compromettant, et renversa, par simple distraction, tout le contenu d'une écritoire sur sa signature, qui aurait ainsi disparu sous un pâté monstre.

De tout temps , un diplomate adroit a
su changer une vérité en calomnie.

* Biographie de Germain Sarrat et de B. Saint- Edme (ariiclu Guiiot),

GUIZUT. 53

. Ce tour merveilleux exécuté, H. Guizot serait parti pour Gand sur Theure , afin de se plaindre des mensonges dont il avait été victime.

Ennemi de la paresse, et ne sachant à quelle occupation consacrer ses loisirs, en attendant les alliés, il rédigea le Moniteur de Gand, pour faire pièce au Moniteur de Paris, dont la conduite à son égard avait été si peu délicate. Le journal de H. Guizot contenait des diatribes odieuses contre l'Empereur ; chacune de ses colon[^] nées était consacrée à Téloge des armées cosaques.

Une première fois, en 1854, et une seconde fois le 15 novembre 1840, la Chambre des députés refusa d'accueillir les tar[^]dives justifications de &f . Guizot. Vingt an-*

Z\ CUIZOT.

nées de sSence aggravaient ses torts. Le surnom que nous lui avons entendu donner par trois générations successives, Y Homme de Gandr lui reste malgré ses désaveux, et se perpétuera sur les pages les plus reculées de Thistoire.

Napoléon venait de succomber à Walarloo, l'Empire entendait sonner sa dernière heure.

Un Cosaque ramena M . Guizot en croupe .

On lui rendit sa place; mais il trouva bientôt qu'elle n'était pas en raison de ses mérites,[^] et donna sa démission le jour où Ton put croire qu'il avait, pour se retirer sous sa tente, les mêmes raisons que Barbé- Harbois *. Par malheur, il (ut nommé

* Ce ministre s'en alla parce qa[^]il d[^]pproavait les réaction» sanglantes du Midi,

presque aussitôt maître des requêtes et conseiller d'État, ce qui permit aux malintentionnés de le croire peu sensible au mas-

sacre de ses coreligionnaires de Nîmes.

Si H. Guizot porta le deuil, ce fut au plus profond de son cœur. Personne ne s'en aperçut.

Ses nouveaux emplois lui permettaient de se livrer tout à Taise à ses goûts d'écrivain. Trois ou quatre publications sorties de sa plume parurent de 1815 à 1819.

En voici les titres : Quelques idées sur la liberté de la presse;
— Du gouvernement représentatif et de Vétat actuel de la France;
— Essai sur Vimtructmv publicus; — De la souveraineté et de& formes du gouvernement.

Protégé par M. Decazes, il se plaignit de n'être pas assez en relief.

— Quand donc, disait-il au ministre, me ferez-vous sortir de la tombe des sinécures?

— Mais, répondait M. Decazes, il n'y a pas d'emploi vacant.

— Créez-en un î fit Guizot, tranchant dans le vif et mettant son protecteur au pied du mur.

Impossible de reculer.

Seulement, il fallait un prétexte à nomination, une sorle de service rendu qui justifiât aux yeux du rôl la création d'une place.

Louis XVI II avait pris eu grippe la Chambre introuvable. M. Guizot flatta la rancune royale dans un long mémoire où.

a{3rès avoir catégoriquement établi la nécessité de dissoudre le corps législatif, il indiquait des procédés pleins de finesse pour

améliorer les élections dans les provinces et ramener au Palais-Bourbon une majorité triomphante.

L'exécution de ce plan superbe ne pouvait être confiée qu'à son inventeur : on créa donc au plus vite pour M. Guizot la place de directeur général de l'Administration communale et départementale.

Aussitôt il entama ses manœuvres.

Son premier soin fut de chercher quelques sympathies dans la Chambre. Il s'adressa d'abord à son ancien admirateur du club de Clichy, M. Royer-Collard ; puis au duc de Broglie, avec lequel il était en grande relation; puis à H. Holé, puis à

l'homme d'État, le plus habile des hommes de finesse, pour améliorer les élections dans le

pro-

... / "■ « n " nera „ Pahis-Bouri, o „ „ „ „ c

„ ° ^recteur aiSuL'»' ' •

trn(

•on

gliOÛtf

. "" • ^ooiaïunale et ^fek

l':iïïajlj

ii*j^-

iJ'l;^,

Zè GVIZOT.

deux OU (rois \iulres, et Técole doctrinaire se fonda.

L'avocat général Dupin voulut en être.

11 fit, pour cela, des démarches fort actives; mais il fut repoussé par M. de Broglie, qui donna tout simplement ce disti- <|ue pour raison :

Je vous le dis, messieurs, Taloé des Dupin est Tantôt Dupin rassis, tantôt Dupin mollet.

Nous étions embarrassé d'abord pour expliquer à nos lecteurs Torigine du moi doc- Irinaire, En vain nous avons remué la poudre des bibliothèques, en vain nous avons compulsé les livres, aucun document n'était venu nous instruire, aucune jôty-mologie vraisemblable ne nous était apparue. Nous interroguions les diplomates :

ils nous regardaient d'un air pénétré, sem-

Uaient descendre jusqu'aux plus secrètes |)rofondeurs du souvenir et répondaient :

« Nous ae savons pas ! »

Il fallait pourtant qu'une qualification duSSI étrange eût sa raison d'être. En dés* espoir de cause, nous allâmes rôder dans les couloirs de la Chambre, demandant à tous les échos :

<r D'où vient le moi doctrinaire ? Peuton nous <Sre oe que c'est qu'un doctrinaire 1

— Parbleu ! nous répondit un vieil huisder, c'est le sobriquet que je donnais autrefois à M. Royer-CoUard.

— Fort bien, mon brave. Mais pourquoi nommiez-vous ainsi l'honorable député?

^ Parce que « dans ses discours il rabâ-

40 GUIZOT.

chait sans cesse le mot doctrine : « N^a » « jouez pas foi à leurs doctrines ! Quelles d'infâmes doctrines ! — Ces doctrines sont d'une fausseté remarquable, etc. »

Quand il avait bien parlé des doctrines à ^ autres, il prêchait ses propres doctrines, et je dis un jour à un de mes camarades :

« Est-ce qu'il n'a pas fini de doctriner à Quel fichu doctrinaire ! »

Nous glissâmes un écu dans la main de Lui-même qui nous tirait d'embarras. 11 paraît que la Chambre, quand elle se trouvait à court d'esprit, daignait en emprunter à ses huissiers.

Du reste, le mot Fronde fut créé jadis au Parlement d'une manière à peu près analogue, et la Montagne, ce mot terrible, provenait d'une simple élévation de

GUIZOT. 4f

gradins sur lesquels, disait irrévérencieusement l'abbé Maury, allaient s'asseoir les plus hauts gradins de l'Assemblée.»

Revenons aux doctrinaires.

Ils eurent tout d'abord H. Guizot pour chef. On les appelait aussi Lycéens du canapé, parce que H. Beugnot, nouvellement affilié à la secte, et faisant allusion au petit nombre de ses collègues, disait un jour :

— Nous pourrions tous nous asseoir sur le même canapé.

Ce parti, si faible à son berceau, devait acquérir plus tard une force énorme. Il tenait le milieu entre l'ancien régime et le libéralisme pur, occupés à se battre depuis 1815 pour s'arracher le pouvoir, ^ nerc-

4i GUIZOT.

marquant pas ce troisième larron qui allait enfourcher l'âne.

Graves, solennels, gourmés comme leur chef, et jetant avec orgueil du haut de la tribune leurs phrases pédantesques, les doctrinaires grandissaient chaque jour.

Déjà M. Guizot, transportant dans la politique toute sa morgue de professeur, allait bel et bien morigéner la France, quand un nouveau coup de foudre Fabattit encore et le jeta sous les ruines du ministère Decazes.

Le poignard de Louvel venait de frapper, aux portes de l'Opéra, l'unique héritier du trône.

Une réaction immédiate eut lieu dans le sens de Tultra-royalisme.

M. Guizot, destitué de tous ses emplois,

se vengea du pouvoir en le griffant de sa plume. La Doctrine se faisait Fronde et poussait la colère jusqu'à prêcher l'émeute.

Il y a des moments où le biographe, qui fouille la vie des hommes du jour, se sent pris d'un profond dégoût à l'aspect honteux de ces revirements, où l'égoïsme joue seul un rôle, où l'ambition déçue jette ses voiles et se montre dans toute sa nudité.

Trois ouvrages frondeurs et révolutionnaires, signés par le grand maître de la Doctrine, parurent coup sur coup*.

* Examen du gouvernement de la France depuis la Restauration; — Des Conspirations et de la Justice politique; — Des Joyens de gouvernement et d'oppoaiton dans l'état actuel de la France,

41 CLIZOT.

Louis XVIII n'aimait pas les leçons (l'and elles étaient données avec une sorte de colère orgueilleuse et de mauvaise foi réfléchie. Tout avait été enlevé à M. Guizot, hormis sa chaire d'histoire. On la sup-)rima.

Ce fut une maladresse.

L'homme était de ceux qu'il fallait écraser net ou ne pereécuter que médiocrement, parce qu'ils ont l'art de se poser en martyrs et d'éveiller à leur profit la compassion publique.

M. Guizot joua merveilleusement son rôle de victime.

Sa femme, en 1827, tomba dangereusement malade. Il empêcha les prêtres catholiques d'approcher du lit de mort, et

CDIZOT. 45

couverlil Pauline au protestanlisme, afin de mieux assurer son salut ^.

Condamné doublement à la retraite par le deuil et par la disgrâce, il écrivit une Histoire du goSernement représentatif et un Traité de la peine de mort en matière politique, où il continuait à donner au gouvernement de nombreux coups de griffe. Quand il

craignait que le public ne le perdît de vue, il se l'ait d'imprimer un livre, qu'on lisait peu, mais que les journaux de l'opposition annonçaient à grand renfort de réclames.

Il poussa l'oubli du voyage de Gand et

* M. Guizot se remaria, peu de temps après, avec «ne charmante Anglaise, dont il épousa éperdument l'amarour. Plus âgée que lui, sa première femme eut toujours à souffrir de cette différence d'âge. Elle savait» en niOuran',qui allait lui succéder.

de son ex - royalisme jusqu'à s'affilier à des sociétés secrètes*.

Si quelqu'un venait nous dire aujourd'hui que, dans ces conciliabules de mécontents, M. Guizot criait : ff Vive la République! » cela ne nous causerait aucune surprise. Il a été l'homme de toutes les variations et de tous les sauts de carpe.

C'est un Girardin sérieux.

il gagna de la sorte 1850, dirigeant l'Encyclopédie paragramme et le hémisphère française, deux recueils dont il se faisait des armes et qu'il envoyait gratis aux électeurs de Lisieux.

Martignac, le ministre conciliateur, lui permit de rouvrir son cours.

' M. Guizot était l'un des membres les plus actifs de la Société Aide-loi, le ciel t'aidera.

Guizot en profita pour enthousiasmer les écoles et conquérir une sorte de popularité bourgeoise, dont il reste encore aujourd'hui quelques vestiges ^

Au mois de mars 1829, on lui rendit sa charge de conseiller d'État, ce qui ne l'empêcha point de siéger à la Chambre sur les bancs de l'extrême gauche. Il voyait Forage au-dessus du trône et se promettait bien, cette fois, d'esquiver la foudre.

Le comité secret du Palais-Royal écoutait H. Guizot comme un oracle.

On n'agissait que par ses conseils ; on établissait, au profit de la brandie cadette,

1 De 1885 à 1887, il publia un Essai sur Calvin et ses collections de mémoires sur l'histoire d'Angleterre et sur l'histoire de France.

ces menées souterraines qui devaient enfin verser le trône.

Quand, le 28 juillet, l'homme de Gand franchit les barricades pour aller à la Chambre déclamer ce discours où il parlait de son dévoilement à la fin de la dynastie de Charles X, il avait déjà son portefeuille en poche. L'orateur cachait le ministre de Louis Philippe.

Voilà donc M. Guizot au pouvoir!

Complice d'une chambre qui n'avait aucun mandat, on le vit ramasser le sceptre dans la boue sanglante de Juillet, pour le donner à ceux qui, de père en fils, le convoitaient depuis deux siècles.

On souffletterait de grand cœur celle inique et capricieuse femme qu'on nomme

la fortune, lorsqu'on la voit se jouer ainsi des peuples et des rois.

Guizot, Thomme de Gand, ministre d'une royauté populaire !

Guizot triomphant à la suite d'une bataille provoquée par les ordonnances, par les ordonnances dont le texte avait, en quelque sorte, été fourni par lui !

Guizot, fils de la rancune et de l'égoïsme, proclamé fils- de la liberté ! t^

Heureusement on se détrompa bientôt, quand on vit cet enfant de hasard mordre sa mère.

Le nouveau ministre posa tout d'abord les bases de ce long système de corruption, gouvernementale, qui a descendu la pente de dix-huit années , se grossissant toi-

jours comme ravalanche, pour mieux écraser celui qui s'en était fait Tapôtre.

Il y eut une curée de places et d'honneurs comme on n'en vit jamais de semblable, même sous la seconde République.

A ce festin de Balthazar du Budget furent conviés d'abord les auditeurs les plus complaisants de notre cours d'histoire, puis les amis de nos amis les députés, puis tous les faquins sans vergogne qui reniaient comme nous TancienoiK famille, tous les professeurs de province qui avaient lu nos œuvres, tous les avocats qui les avaient achetées; puis enfin, proh pudor! notre propre valet de chambre.

Ce domestique de M. Guizot fut nommé

sous-préfet *.

* Biographie de Gct main Sarrut et de 6. Saint Edme» l. I, II" parli", p. 29C.

hn France entière se récria, et Louis- Philippe changea sur-le-champ de ministres.

Mais Fambitieux résolu que nous suivons dans sa carrière n'a pas approché la coupe de ses lèvres pour la laisser vider par d'autres et ne point la ressaisir.

La reine Marie-Amélie, qui ne manque ni de finesse d'aperçu ni de jugement, di* sait de H. Guizot :

— C'est un crabe à pattes inflexible^, qui se cramponne au rocher du pouvoir.

On ne Fen arrachera qu'avec le rocher même.

Marie-Amélie a été prophète.

11 est aujourd'hui prouvé que M. Guizot, dans les courts intervalles où d'autres le suppl'uitaient au ministère, demeurait con-

53 GUIZÛT.

i^lamment et secrètement dans l'intiniité du roi. Ces deux natures avaient des points de contact sans nombre. Elles nageaient dans le même élément, Téhoïsme; elles se rencontraient dans le mépris des hommes. Faux moralistes, cœurs secs et froids, Ix)uis-Philippe et son Olivier Ledaiu froyaient peu à Thonneur et à la vertu, mais en revanche ils croyaient fortement aux inslincls matériels, qu'ils développaient outre mesure.

Cormenin a dit avec raison de Louis- Philippe Cl qu'il faisait pourrir son siècle. » Le mot est juste.

M. Guizôt a aidé son maître dans cette noble tâche. Il prônait avec lui la maxime honteuse du chacun chez soi, chacun pour soi.

GLIZOT. 55

Une anecdote trop connue pour qu'on nous accuse de l'inventer trouve ici sa place.

C'était peu de jours avant la condamnation de H. Teste. Guizot venait d'entrer dans le cabinet du roi aux Tuileries.

— Eh bien? demanda Louis-Philippe d'un air assez inquiet.

— Sire, dit le ministre, voici les rapports. D est impossible d'étouffer cette affaire.

— Hum 1 réfléchissons pourtant, dit le roi : c'est un ami de la maison.

— Raison de plus, sire. Voulez- vous qu'on nous accuse d'être ses complices?

— Non, certes... Eh! tant pis, après tout ! s'écria Louis-Philippe : on plume la poule, mais on ne la fait pas crier.

Le mot n'a pas besoin de commentaires : il est aujourd'hui du domaine de l'histoire.

On soutenait la corruption, mais jusqu'au scandale exclusivement. Tout se réduisait à un système d'habileté. La conduite du gouvernement, à cette époque, se résume tout entière dans cette harangue d'un chef de voleurs à sa troupe :

— Gare à la maréchaussée! Les maladroits et les traînants sont pendus 1

Teste se noya dans l'opprobre, sans que personne essayât de lui jeter une planche (le salut. Hourdequin et autres eurent le même sort. Nous sommes loin de vouloir exciler l'intérêt en faveur des coupables; mais tous ces gens-là ne faisaient que suivre les préceptes qui leur étaient donnés.

— Enrichissez- VOUS 1 criait M. Guizot aux électeurs de Lisieux.

Gela voulait dire : La fortune seule a droit aux respects du monde ; qu'importe le reste? Un sac d*or est tout, l'honneur ne se compte pas. Combien les votes? je suis prêt ai payer. Quel prix meltez-vous à vos dévouements? jelesachète. Enrichissezvous! enrichissez-vous!

Il oubliait d'ajouter :

— Hais soyez habiles, ou je vous abandonne.

Après une foule de manœuvres occultes, autorisées en haut lieu, pour gagner dans la Chambre quelque sympathie, M. Guizot reçut de nouveau le portefeuille des mains du roi.

La mort de Casimir Périer lui avait fait

la place libre beaucoup plus tôt qu'il iic pensait.

M. de Broglie vint s'asseoir à ses côtés au conseil, ainsi que MM. Thiers et Humann.

On a dit de Guizot qu'il était un télégraphe dont M. de Broglie tenait les fils.

Ce mot peut être spirituel, mais il manque de vérité. Si jamais homme fut luimême, c'est évidemment le chef de la Doctrine. Il a

trop d'insolence dans son orgueil, et trop de cachet dans sa personnalité, pour qu'on l'accuse d'être une doublure.

Quant à M. Thiers, qui voulait à tout prix être ministre, il flat-
tait Témole, mais pour essayer de Témouffier plus tard *.

* Nous renvoyons nos lecteurs, pour beaucoup de dé-

Le président du conseil vit bientôt qu'il s'était donné un rival
dangereux.

— C'est toi, disait-il à Broglie, qui as glissé dans mon sein
cette petite couleuvre!

On peut dire de H. Thiers qu'il a été pendant quinze années
consécutives le moucheron persécuteur de Guizot. Toujours
bourdonnant à ses oreilles, toujours à sa piste et le harcelant de
ses piqûres, il ne lui laissait de repos et ne lui accor- * dait de
trêve que le jour où celui-ci, de guerre lasse, lui cédait la place.

On les vit jouer indéfiniment au jeu de bascule.

taille, la biographie de H. Thiers. L'histoire de ces deux
hommes est connexe : ils se compléteront l'un par l'autre.

Thiers descendait, Guizot remontait.

Quand le petit ministre était en haut, l'homme pâle était en
bas *.

Hais Guizot ne laissait pas longtemps la "victoire à son enne-
mi. Fort de son attachement au Toif qui lui permettait de braver
l'impopularité, presque aussitôt on le voyait ressaisir l'avantage,
et Thiers reprenait son rôle de moucheron.

L'homme de Gand finit par s'accoutumer aux piqûres.

Déjà parfaitement insensible aux affronts, il brava les agaceries et continua sa route fatale.

Il faisait beau le voir à la tribune, avec un grand air, ses lèvres pédantes, et son

< M. Guizoï mellail constamment des espions aux «rousses de M. Tbiers, et celui-ci le lui rendait bleu.

GUIZOT. 59

front sur lequel on n'a jamais pu, même avec une offense, amener la rougeur*.

Drapé dans sa dignité de commande, toujours calme au milieu des plus rudes orages parlementaires, il traitait ses ennemis d'anarchistes, et les écrasait de son or<>

gueil. Couvrant de sa responsabilité les entêtements du roi, il ne s'appliquait qu'à lui donner raison contre tous. Les éloges du château le consolait des tribulations de la Chambre. Ne marchant pas avec le pays, il était obligé, pour se soutenir, d'avoir recours au machiavélisme et de s'embourber de plus en plus chaque jour dans l'ornière fangeuse de la corruption. Il achetait les votes, escomptait les consciences,

1 On se rappelle ce mot fameux : « Vos mépris n'arriveront jamais à l'abauteur de mou dédain. >

salariait tous les parjures, et se glorifiait d'être honnête parce qu'il ne s'enrichissait pas lui-même.

Le veau d'or est tellement adoré dans ce malheureux pays où nous vivons, qu'on regarde immédiatement comme un être presque surnaturel celui qui refuse d'encenser l'idole.

M. Guizot aimait le pouvoir; c'était sa passion, il put constater la satisfaction :

que lui importait la fortune?

On méprise toujours le hochet avec lequel on mène les hommes.

Du reste, par cela seul qu'on n'est pas un voleur, a-t-on droit à un brevet de désintéressement absolu? M. Guizot ne volait pas»

mais il économisait. A Londres, il s'inquiétait peu de soutenir aux yeux de nos voi-

sins sa dignité d'ambassadeur; il n'avait point d'équipages et courait les rues en parapluie comme un simple croquant. La Révolution de février trouva cet honnête ministre en possession de trente belles mille livres de rente, qu'elle lui laissa.

On a dit de M. Guizot : « C'est Thypocrite de la corruption. »

Jamais, en aussi peu de mots, on n'a mieux peint l'homme.

Sachant, après avoir mis la main sur le cœur de la France, que les fibres nobles et généreuses ne battaient pas pour eux, Louis-Philippe et Guizot s'appuyèrent sur la bourgeoisie, cette classe gourmande, émancipée en 93, et qui, jusqu'à ce jour, ne s'est occupée que de son ventre, laissant

GU1Z9T

de côté les grands intérêts intellectuels pour satisfaire ses appétits grossiers.

Ils essayèrent bien aussi de protéger les arts; témoin le Musée de Versailles ; mais ils ne réussirent qu'à indisposer les artistes en transportant les mœurs de la boutique dans Tatelier et en marchandant le génie.

Quant aux lettres, ils en avaient peur :

ils sentaient que le baril de poudre était là. Tous leurs efforts tendaient à le noyer.

Nous allons étudier maintenant M. Guizot sous un autre point de vue que le point de vue politique.

— Est-il wai, demandait un député du centre à Roycr-Collard, que vous ayez dit de Guizot : a C'est un austère intrigant? i

— Je n'ai pas dit austère^ répondit Royer-Collard.

dbbyCoogole

Ce mot nous servira de transition.

M . Guizot, rhomme éternellement grave, le puritain par excellence, a eu des faiblesses de cœur comme un simple mortel.

Cette barre de fer politique s'amollissait et devenait flexible devant le souriro d'une femme.

Ceux qui écriront un jour son histoire secrète pourront dire le Jiom de toutes les Omphales aux pieds desquelles a filé cet Hercule parlementaire.

Plus un homme est guindé au dehors, plus les échasses qui le portent sont hautes, plus il se familiarise et descend dans la vie intime. C'est Thistoire des écoliers. Quand ils sont attentifs et silencieux pendant la classe, ils se montrent mauvais siyets à la

maison. Il faut que, d'une manière ou de Tautre,]a corde se détende.

Jamais on ne voyait M. Guizot au spectacle. Il passait invariablement ses soirées dans les boudoirs.

— Les femmes me le perdront ! disait Louis-Philippe, scandalisé d'une foule de petites anecdotes grivoises qui lui revenaient aux oreilles. -

Mais le roi ne s'y connaissait pas.

On a prétendu souvent, et nous le croyons", qu'une des causes principales des succès oratoires du ministre était la présence de deux beaux yeux qui le regardaient des tribunes. C'était là son stimulant. Il avait en perspective la récompense et faisait merveille.

Depuis l'origine du monde, les femmes

GVIZOT. 63

aiment los dompteurs d*hommes. Or Tcloquence dompte comme le glaive : aussi leur prodigue-t-on le myrte et le laurier.

Tous les soirs M. Guizot avait sa couronne de myrte.

Notez ici que nous ne le blâmons pas.

S*il faut qu'un homme ait une passion, mieux vaut encore celle-là qu'une autre.

li^indifTérence de notre héros à Tégard de ces millions, que beaucoup de ministres ont empochés sans scrupule, provenait sûrement de son ardeur pour les doux triomphes. On ne peut songer à tout ni s'occuper de tout. Quand on aime l'amour, on oublie l'argent. Nous le savons {lar expé^ rience.

Il aurait néanmoins été convenable que M. Guizot, en rentrant dans la vie polili-

que, eût fermé le rideau de manière à ne pas laisser voiries divinités doiit la boucha mignonne dictait les oracles.

La République de février, qui a fouillé partout comme une curieuse, a trouvé de singulières lettres et les a lues tout haut.

Si Ton avait à solliciter une place, ft demander une faveur, pas n'était besoin d'in-i yoquer ses droits ou son mérite ; il suffisait de faire dire un mot au ministre par

madame la princesse de L Les plus

hauts personnages passaient volontiers sous ces fourches caudines gracieuses, sachant qu'ils n*arriveraient jamais par une autre route à la bienveillance du ministre.

Trois semainee avant la Révolution, M.le duc de Noailles écrivait ceci ;

GCIZOT. C7

(t Ma chère princesse,

« Veuillez avoir la bonté de remettre ce petit mot à M. Guizot, que vous verrez pro- Ijablement dans la journée. C'est pour lui dire le sujet de la conversation que je désire avoir avec lui, et le prier de ne pas prendre, avant de nous avoir entendus, mon beau-frère le duc de Mortemart et moi, de décision sur une chose à laquelle nous attachons un grand prix.

« Agréez tous mes hommages les plus

a LE DUC DE NOAILLES. B

Il s'agissait de la légation de Hanovre à donner à M. Palamède de Jansou, neveu du signataire.

C8 CUIZOT.

Madame de Liéven, toutefois, n'était pas la seule à demander et à obtenir des grâces. D'autres sourires avaient du pouvoir, d'autres yeux charmants essayaient leur empire. On connaissait le côté vulnérable du ministre, et ce fut par une femme qu'un journaliste très-connu réussit à puiser à pleines mains dans le coffre des fonds secrets.

Écoutez! la lettre est piquante.

Dimanche, 10 novembre 1843.

« Monsieur,

« Le désir de vous servir l'emporte sur la crainte d'être indis-
crète en vous ccrit vant.

« Ma reconnaissance commence. Voilà

GU120T

ce qui s'est passé entre M*** * et mm. Il a fort bien accueilli ma démarche, et, quoi" que très-difficile, le succès de la négocia-
tion que vous m'aviez confiée a été complet. Il serait toutefois op-
portun que votre entrevue avec le publiciste fût pleine de préve-
nance, enfin de cette grâce qui s'allie si bien chez vous à la gravi-
té de votre esprit.

« Je ne me permettrais point, monsieur, de vous donner ces renseignements, s'ils ne m*avaient pas si bien réussi auprès de la conquête que nous allons partager.

« Auquel des deux, du ministre ou du journaliste, devrais-je demander le service suivant?

* Le nom est en blanc. Qao le leeteur fasse comcic 000\$ et devine.

« D s*agit de mon protégé, M. le baron Vidil, la goutte d'eau qui fait déborder le vase et le prétexte de nos hostilités. Je sollicite pour lui Tintérin de M. Foy à Athènes, ou toute autre position équivalente en Europe.

((La hardiesse de cette pétition et même de cette lettre vous prouve, monsieur, que JQ veut beaucoup vous servir, puisque je ne crains pas de tant vous devoir.

« EsTflER GUIMONT. »

Cette dame au style câlin et mystérieux est universellement connue dans le monde parisien sous le nom de la Lionne.

Elle passe à tort ou à raison pour TËgérie de Mw Èmàe de 6irar£n.

Souvent de jolies provinciales luttait

OOIZOT. 71

lactHrieusement avec les Parisiennes, et ehv TQyàieni des mtes au ministre dans la plus affectueuse, de toutes lès correspondancesi Pour être longue, Ja troisième lettre qm nous allons citer n'en aura que plus de charme.

ArraSt&ljudUet^Sie.

• (c Voîs ne savez pas Taltrait infini qu'un de vos discours me fait éprouver. Le mot •ô^trafrn'ei^t peut-être pas celui dont je devrais me servir, et cependant c'est celui qui rendrait la sensation que j'éprouvais ce matin en vous lisant. G elait pour moi •unejoie de la pensée, une joie de la rai* /son, une joie du cœur, que dé vous avoir trouvé en lisant mon journal.

. « le ne suis pas très-fortc en poUtiqueI,

73 GUI;U>T.

et, si je u'avâis pas eu pour vous une paj*faite admiration, une croyance extrême, à enfin vous n'étiez pas en toute chose mon étoile, je ne sais pas trop ce que j'aurais été. J'ai le sang un peu mélangé; mes grands parents l'avaient fort pur. Us ne comprenaient que Tamour de la dynastie une et indivisible. Peureux, elle était un épi dont les grains bons et mauvais ne de- ^aient pas être séparés. Hais, monsieur^ je veux vous dire que j'ai trouvé, dans les définitions de la politique que vous suivez, une grandem* de pensée encore plus p»^ faite que celle que nous vous connaissions.

Votre beau talent, dans votre dernier discours, semble s'être servi d'un burin encore plus jmr pour graver dans l'esprit des hommes de notre époque l'amour de la

GOIZOT. 73

patrie tel qu^il daUêtre. Poiseent ks pauvres êtres qui ne savent pas penser par eux-mêmes y apprendre le savoir de la conscience!

« Je suis ici entourée de g^s fort occupés ; on s'écoute, on se compte. La grande question d'être ou de ne pas être n'est pas toujours belle en province : Vintrigue vous prend à la gorge. Croiriez- vous que, ce matin, j'ai eu le désir de saisir une voix indifférente? Un de mes vieux amis, voisin de la ville où je suis en cet instant, m'écrivait : a J'irai dimanche à Lille, si 9 VOUS y passez ; mais il n'est pas sûr que « ce soit pour y voter. Aucun des candidats»

c(n'a le don de me plaire. » Je lui ai répondu qu'il y en avait peut-être un qui lui déplairait le moins; que celui-là était

n GVfzot.

peut-être cdui qili me plairait le plus; que, le sachant très-indifférent à l'état de choses actuel, peu lui importait de mb éonner m voix. J'ai fait la coquette dans ma lettre. €e n'est pas bien, n'est-ce pas?

mais que voulez-vous?

tf Maintenantque je suis xiripeu reposée^ je vais me jeter de nouveau sur les chemins de fer. Je ne m'arrêterai qu'un jour à Bruxelles pour serrer la main d'une vieille amie de ma mère. Je serai à Paris vers tels, si Dieu et la vapeur me prêtent vie!

« Mille affectueux sentiments! Vous avoir lu ce matin m'a rendue gaie.

((Marguerite, o Adorable petite femme !

GLIZOT. 73

Quoi ! vraiment, les discours de M. Guizot vous émoustillaient à ce point?

Si notre petit livre vous tombe entre les mains, madame, apprenez à ne plus être aussi expansive. Les révolutions sont bavardes, elles trahissent jusqu'aux secrets du cœur. Nous avons lu votre autographe dans les bureaux de la Revue rétrospective, M. Guizot, qui tenait à le conserver sans doute, n'eut pas le temps de le serrer dans sa valise, le jour où ces mêmes hommes, dans Tesprit desquels il gravait si bien l'amour de la patrie, le chassèrent avec la plus noire ingratitude. Un ministre qui se sauve oublie ses papiers intimes; on les trouve, on les publie; et que dira votre époux, si vous en avez un? Il trouvera tout au moins bizarre que vous ayez

76 GUIZOT.

signé Marguerite tout court. C'est bien familier, madame ! Annoncer, en outre, que vous serez à Paris le 15 est une phrase compromettante après les phrases qui précèdent. Vous donnez clairement rendez-vous à ce cher M. Guizot, pour lequel vous avez des sentiments si tendres, et le canapé de la doctrine, personne ne l'ignore, ne se montrait jamais ingrat pour les jolies femmes qui faisaient à conquérir des votes.

Cette partie de l'histoire de H. Guizot nous semble bouffonne.

On apprend que, sa passion pour madame

de L * devenant trop publique, le roi

lui dit :

* Sa seconde femme était morte. On apprend que N. Guizot, comme Louis-Philippe, était bon époux et

— Que ne épousez-vous?

— Ah ! sire, répondit Guizot, vous n'y songez pas : on la soupçonne d'être en correspondance avec le czar.

bon père. Nous sommes loin d'effrayer de leur histoire cet éloge, qui sent un peu l'épithète. Toutefois, pour ce qui concerne le ministre, nous élèverons quelques doutes. Il est difficile de croire aux qualités d'un homme qui pose éternellement pour mettre ces qualités en relief. Très-souvent, au retour de la Chambre et après les discussions les plus orageuses, M. Guizot rentrait chez lui et se mettait à jouer au cheval fondé avec ses enfants. Mais il avait toujours soin de se laisser voir. Jugez de l'effet de l'anecdote quand on la racontait le lendemain : Henri IV ne pouvait plus soutenir le parallèle. Lorsque sa seconde femme et ses fils moururent, il porta lui-même leurs cadavres sur une table de marbre, les purifia, les aromatisa et leur rendit tous ces devoirs pieux en présence des domestiques. Il ne parlait jamais à sa mère que la tête découverte et en dissimulant les marques du plus grand respect. Chacun peut apprécier ces faits à sa manière ; mais nous éprouvons involontairement un peu de défiance pour l'homme qui pose jusqu' dans ses affections et dans sa douleur.

CUI20T

— Raison de plus, répliqua Louis-Philippe ; nous dicterons les lettres.

— Oui, mais elle ne veut perdre ni ses titres ni son rang, balbutia le ministre. Jamais elle ne consentira à s'appeler ma' dame Guizot.

— A la bonne heure I dit le roi, donnez au moins le motif véritable : je comprends celui-là.

Peut-être ne devrions-nous pas égayer ainsi nos lecteurs aux dépens des personnes sages dits sérieux. Cela n'arriverait point si messieurs les ministres imitaient les éléphants et cachaient leurs amours.

H. Guizot s'est toujours cru fort bel homme.

Ses prétentions à cet égard vont jusqu'au ridicule. U tient à vnr partout son

image et, chez lui, l'envahissement du portrait n'a point de bornes.

La peinture à l'huile, le pastel, le burin, le crayon et la photographie ont rivalisé d'ardeur pour reproduire cette tête

^ hautaine et fière, posée comme un point d'exclamation sur une charpente osseuse.

Sa maison ^ ressemble à un immense musée qui répète constamment le même tableau et ne change que le cadre. Il y a trente portraits de M. Guizot dans la chambre k

■ coucher, vingt dans le salon, quinze dans l'antichambre et dix à la cuisine. H. Guizot daigne quelquefois y descendre.

Nous ne comptons ni les médaillons ni

On n'a jamais vu, depuis Narcisse, < Roi de 1 » VUte-rÉvêque, a<» 9.

homme plus épris de son image. Il Feût volontiers contemplée du matin au soir dans le cristal d'une fontaine.

Ceci est un trait de plus, qui sert à caractériser ce profond égoïsme, que M. Gni[^] zot a pris au fond de son âme pour l'in-ocut[^] à son siècle. Il prononce moâ comme H. Prudhomme, avec la même intonation prétentieuse et la bouche largement ouverte, afin de donner plus d'ampleur à l'accent circonflexe.

Son regard orgueilleux semble dire :

c Je suis tout, vous n'êtes rien! »

Du mépris qu'il a pour les autres il fait un trône à sa propre estime.

On Ta vu sacrifier sans cesse les intérêts les plus chers du pays à cette person* nalité monstrueuse* U alla jusqu'à ériger

sa constaute présence au ministère en système, et trouva de chauds prosélytes pour défendre avec lui cette nouvelle doctrine.

Nous avons découvert à la Bibliothèque impériale une épopée burlesque, la GuiW' tide, écrite à la manière de Scarron[^] et où se lit ce passage :

Ce fut lors qae ses eamandes.

De Thiers méprisant les ruades, Reçurent le nom s[^]i flatteur.

Le beau nom de Conservateurs[^] Non pas qa*ils conservent la France Dans une noble indépendance ; Non : ce titre dit atant tout De conserver Guizot debout.

Mannequin volontaire d'un roi qui n'acceptait pas ûanchement son rôle constitutionnel, et qui finissait avec la nation, M. Guizot s'attachait aux bras des fils de marionnettes, dont il plaçait respectueuse-

meut rextremilé daus la main du maître.

Ces deux hommes n'avaient qu'une même volonté, qu'une même action, et, disons -le, qu'une même rouerie.

Lors de l'ambassade de Londres, M. Guizot recevait des notes secrètes du roi. li n'obéissait pas à M. Thiers. On a voulu nier ce fait, qui, dans un autre dictionnaire que celui des diplomates, s'appellerait une trahison.

Nous n'avons qu'un mot à répondre :

En laissant isoler la France dans la question d'Orient, l'ambassadeur a été inhabile ou il a été fourbe. Sortez de ce dilemme I

La complaisance du ministre pour le roi ne se bornait pas à la politique seule, elle descendait aux niaiseries les plus sottes et aiu détails les plus extravagants.

Un exemple :

Ce que Louis-Philippe aimait le mieux en théâtre était la farce du Malade imaginaire, M. Guizot prenait sdn d'inscrire cette pièce au programme toutes les fois que la Comédie-Française jouait à la cour.

Jamais la scène des lavements ne manquait son effet sur le roi : il riait aux éclats, et le ministre faisait chorus.

Un soir, par les ordres de M. Gulzot, un des comparses, armé de l'instrument connu, lança un jet liquide au uez d'Argan.

— Ah! bravo! bravo! s'écria Louis- Phiiippe, heureux de cette charmante fioriture ajoutée à Toeuvre de Molière.

Et M. Guizot de se tenir les côtés comme le roi.

Quand le commissaire royal auprès du

8t GUIZOT.

théâtre de la rue Richelieu allait prendre ses instructions pour de nouvelles représentations, soit aux Tuileries, soit à Versailles, le ministre disait :

— Donnez le Malade, toujours le Jlfalade. . . Et surtout beaucoup de seringues ?

Il était impossible d'apporter dans la flatterie plus de goût, plus de tact et plus de délicatesse.

En se mettant corps et âme la merci d'un homme qui lui rendait en pouvoir ce qu'il recevait en soumission, M. Guizot a pu satisfaire, dix-huit, amiées durant, ses orgueilleux instincts ; mais il a fini par se précipiter dans un gouffre, en y entraînant Louis-Philippe, sans que la France daignât leur tendre la main pour les sauver.

Le ministre ne voyait pas que cette na-

lion, qu'il essayait de conduire avec sa férule de pédagogue, n'avait qu'un mouvement à faire pour Técraser.

Surpris par le tremblement de terre de 1848, il fut saisi d'épouvante, et se sauva sous le déguisement qui pouvait le mieux protéger sa fuite ^

* Dans sou iroabie, il arrita aoe heare trop tôt à rembarcadère da Nord. Il était eu bloose et en usqnetie. Puor ne pas être recon-na, il se mit âi lire tontes les arflches placardées sar les murs voisius. Il écrivit ces détails à sa mère, et lai peignit ses angoisses dans one longue lettre que celle-ci montra chez madame de Réra-

muT. La princesse de Liéven se trouvait dans le salon de cette dernière. Quand on vint dire que Louis-Philippe se sauvait au travers de la Normandie avec un costume de paysan et coiffé d'un bonnet de coton. : — « Et Guizot? demanda-t-elle sans quitter des yeux un journal qu'elle tenait à la main. — Il s'est déguisé en ouvrier, madame. — Bon! je le reconnais là! le fil de la princesse. N'ayez aucune crainte, il se tirera d'affaire. » Puis elle continua de lire avec le plus grand plaisir.

86 GUIZOT.

L'heure de la fortune et du châtim^{en}t sonna pour lui.

Avant de partir, il ne put même pas embrasser sa mère, la seule affection véritable qu'il eût au monde. Lorsque celle-ci voulut le rejoindre à Londres, elle comptait sans la mort, qui Tarrêta en chemin.

Il faut être aveugle pour ne pas voir ici le doigt de Dieu.

Du trône où il est monté en trois jours par les pavés et les barricades, Louis-Philippe descend en trois jours par les barricades et les pavés.

Guizot, qui eût donné tout son sang pour fermer les yeux de sa mère, ne put même pas venir prier sur sa tombe.

On dit que Louis-Philippe et son ministre vivaient dans l'isolement l'un de l'autre. Les

remords ne l'approcha pas deux complices.

M. Guizot, depuis cinq ans, se résigne difficilement à l'oubli. Sa plume lui reste, et il cherche à réveiller quelques intrigues, à

aigmlonner quelques passions; mais rindiïïérence pubKque fait justice de ces tenfatives.

L'éorivain, du reste, n'a plus de souffle, le difdomate est éreinté.

Sou Histoire de la Démocratie en France et son fameux article de la Revue contemporaine, CromweU serà-t-il roi?

ressemblent aux sermons de l'archevêque de Grenade, après Tapoplexie. Entouré des vieux baillons de son aneieline défiro*

que légitimiste, il eût voulu faire croire que le cabinet de rédaction de V Assemblée nationale était un berceau, quand il n'était qu'un sépulcre.

Nous dirons avec Laurent Pichat :

Faites place ! Rentrez dans U naît, vieilles ombres. Toas ces gens-là sont morts, U fant les enterrer. '

Cet excellent docteur Véron, dans ses Mémoires d'un Bourgeois de Paris, consacre dix ou douze pages d'un style fort lourd à une sorte de réhabilitation de M. Guizot.

Âh ! que vous êtes Dien venu, docteuï\ à plaider une pareille cause !

Quoi ! Fauteur des Martyrs et d'Atala vous a dit que H. Guizot u avait jamais

CDIZOT. 8o

travaillé au Moniteur de Gand? Il est fâcheux que celui dont vous invoquez le témoignage dorme sous le rocher de Saint-Malo. La tombe est muette, elle ne dément jamais personne.

Quoi! ce n'est pas M. Guizot, mais bien un frère à lui, qui a signé le fameux acte additionnel aux constitutions de l'Empire?

Voilà, docteur, une vérité boiteuse qui a mis du temps à faire sa route.

Ces vérités-là, que Ton voit tout à coup surgir, après trerte-huit ans, quand elles devaient apparaître tout d'abord et rayonner au grand jour, ressemblent furieusement aux fantômes d'un rêve. Est-ce que vous écrivez tout endormi, docteur?

Laissez marcher Thistoire, et ne lui donnez pas de croc-en-jambe.

N G13IZoT

Votre honnête bourgeoisie s*abnse ; il n*y a nulle part,\fiit-ce dans une boutique (Vapothicaire, une drogue assez puissante et assez corrosive pour effacer la tâche d'encre.

Guizot reste Thomme de Gaud, malgré vous et malgré tous ceux qui voudraient le défendre.

Il a été le grand prêtre de Fégoïsme, ce dieu ventru de nos jours.

Sans conscience ministérielle comme Talleyrand, il avait de moins la franchise et la gaieté. Calvin de la diplomatie, on Ta vu nier souvent, en politique, le dogme delà bonne foi et la présence réelle de rhonneur.

Non, ce n'est point là un fils de la France!

' Il a livré le pays aux insultes des nations rivales. Valet obséquieux d'une dy-

nastieqiii sentait le trône chanceler sous elle, rien ne lui coûta pour affermir ce trône. La paix à tout prix n'eut pas de plus intrépide défenseur. Dédains, humiliations, outrages, il avait un mandat pour tout accepter. Quand rétranger versait Taffront, le ministre de Louis-Philippe tenait la coupe et nous forçait à boire.

Assez donc, assez, docteur!

Nous préférons à votre jugement celui de Cormenin. Lisez ce qu'il écrivait de M.Guizoten 1838*, deSf. Guizot l'homme implacable dans son ambition, dans ses doctrines et dans ses rancunes.

« 11 passe, dit-il, pour être cruel* Ses yeux flamboyants, sa figure blême, ses lèvres contractées, lui donnent Tapparence * Livre des Orateurs, page 818;

d'un proscripteur. La profonde estime et le contentement inaltérable qu'il a de luimême remplissent trop son âme pour y laisser quelque place à d'autres sentiments.

Il s'enfoncerait la tête la première dans rOcéan, qu'il ne conviendrait pas qu'il se noie, et il croit à sa propre infaillibilité avec une foi violente et désespérée.

c II ressemble à ces anges d'orgueil qui bravaient la colère du Dieu vivant, et qui, les ailes renversées, étaient précipités dans les profondeurs de l'abîme. »

Firi.

-^^ /tr

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/dupinoomiregoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.